

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ME} ANNÉE, No 393 —SAMEDI, 14 NOVEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



AU TOUAT —LE MEURTRE DE BEN-MEMMER-SYA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 NOVEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE : A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice. — Ingénieurs militaires Canadiens, par Benjamin Sulte. — Grandeur et petitesse de la nature, par Pascal. — Poésie : Espoir, par Albert Ferland. — Prisonniers de guerre (nouvelle historique), par J. Martin. — Nouveaux à la main. — Francis Maseres, procureur général à Québec de 1766 à 1769, par Philéas Gagnon. — Nos gravures : Bâtiments de l'Exposition de Chicago : Au Touat : Le feu roi et le nouveau roi de Wurtemberg. — Nos primes : Liste des numéros gagnants du mois d'octobre. — Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson. — Carmen (suite). — Jeux d'esprit, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES : — Au Touat : Le meurtre de Ben-Memmer-Sya. — Portrait et fac-simile d'un autographe de Francis de Mazeres. — Portraits : Charles Ier, roi de Wurtemberg, décédé ; Guillaume II, successeur de Charles Ier. — Le 4me centenaire de la découverte de l'Amérique : La maison dite de l'amiral, construite par Diego Colomb. — Les terrains et les bâtisses de l'Exposition Universelle de Chicago : Vue de perspective. — Gravure du feuillet.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

M. Léon de Poltoratzki n'est plus l'agent voyageur du MONDE ILLUSTRÉ. Ce monsieur vient de s'établir à Québec comme marchand de journaux, etc., etc.

A LA BONNE FRANQUETTE

— Où suis-je ?

— A l'hôpital me répond-on.

Je regarde à ma montre : il est une heure. Et pourtant, il y a à peine soixante minutes, j'étais à la pension de cet excellent Gagné, entouré des soins de sa charmante famille. Je me sentais souffrant : mon ami le docteur Prévost était venu me voir.

— Vous êtes sérieusement atteint : mais il n'y a rien de dangereux, si vous vous faites opérer.

— Docteur, je crains le chloroforme : j'ai vu mourir de ses suites, à l'ambulance.

— Pas d'enfantillages : je réponds de vous.

Et le lendemain, j'étais étendu sur un lit de la première chambre à droite de l'entrée de l'hôpital des Sœurs Grises d'Ottawa. Le docteur Robillard, un ancien chirurgien militaire — il a fait bravement toute la campagne du Nord des Etats-Unis — était là, avec l'ami Prévost.

L'un devait m'anesthésier ; puis l'autre opérait.

Le Dr Robillard est un grand, sec, à barbe

longue, à l'œil doux, à la parole pénétrante, persuasive. Si ses malades se trouvent bien de ses coups de scalpel, le gobier qui se rencontre encore dans les environs d'Ottawa, n'aime pas trop ses coups de fusil ; peu retournent, paraît-il, raconter aux camarades leur rencontre avec le docteur. Ce n'est pas non plus devant lui que petit poisson deviendrait grand.

Le Dr Prévost est de stature moyenne, large d'épaules ; il porte toute sa barbe. C'est le type de l'officier des petits chasseurs de Vincennes. A Ottawa, il est partout. Bon chirurgien, excellent médecin, brillant orateur, musicien remarquable, écrivain aimable et renseigné, gymnaste, fort à la boxe, passé maître au fleuret, photographe à ses heures, joyeux et sincère ami, cœur large, main solide, il est recherché par chacun et il trouve le moyen de rendre service à tous, pauvres ou riches, aux pauvres surtout.

— Couchez-vous là mon ami, et ne craignez rien, me dit Prévost.

Il me jette sur un lit de camp recouvert d'un drap en caoutchouc.

Le Dr Robillard s'approche : il m'étend sur la figure deux serviettes pliées en bonnet de potence.

— Respirez fortement.

Je fais ce que l'on me dit.

— Respirez plus fort.

— Allons-y, me dis-je.

Et je sens ma gorge se serrer comme dans un étouffement. A travers le peu d'air qui passe, il me semble qu'il me coule dans l'estomac un filet de vitriole, mélangé de vert de gris, de thérébenthine et d'assa fœtida.

— Où veulent-ils en venir avec ce philtre de sorcier ? me demandai-je.

Puis cette sensation désagréable cesse. Prévost consulte mon pouls.

— Eh bien ! vous sentez-vous mieux, mon ami ?

Autre sensation alors. Le filet de vitriole a disparu. Ma tête se dilate, s'arrondit, se gonfle : je sens qu'un ballon immense prend sa place peu à peu. Par politesse on m'a laissé les oreilles, sur les tambours desquelles viennent battre, gronder, soupirer, mourir, les innombrables ressacs de tous les océans du monde.

Et je me pose de nouveau la question :

— Où suis-je ?

Un portrait est accroché à la muraille. Je reconnais la belle tête de Papineau.

— Diantre ! qu'est-ce que le grand Papineau fait là, dans cet hôpital ?

Je n'avais pas perdu l'idée de l'endroit où j'étais.

— Dormez-vous ? dit Prévost,

Je n'avais pas la force de répondre : je lui serre la main et je me dissous tranquillement, lentement, dans le vide.

Trois quarts d'heure se passent, et pendant ce temps là on se sert de crocs, de pinces, de couteaux, de corrosifs, de fils de platine chauffés à blanc. Je ne sens rien du tout, absolument rien de tout ce qui peut et de tout ce qui doit se passer en moi-même.

J'étais complètement parti de la terre lorsque j'éprouvai la sensation d'un poids sur la poitrine. J'entendis imperceptiblement une voix sortant d'un souterrain.

Elle me disait :

— Où êtes-vous ?

Je fus quelques secondes sans me reconnaître. Puis je compris que c'était la bonne et sympathique voix du Dr Prévost.

— Où êtes-vous ? me disait-elle.

— Où suis-je ? et, faisant un effort, je lui dis :

— Mais j'attends des amis à dîner : en êtes-vous ? Le docteur se prit à rire, et me dit ce simple mot :

— L'opération ?

— Quelle opération ?

— Mais l'opération que je devais vous faire ? Eh bien ! elle est terminée.

Le tout s'étant fait comme dans un rêve. Je venais de passer par une des exigences douloureuses de la chirurgie, et cela sans m'en apercevoir.

*** Maintenant, me voilà à l'hôpital, me voilà dans cette maison qui effraye tant les riches, hor-

ripile les pauvres et finit par être l'héritage, la récompense des poètes, des artistes, des lettrés, des savants.

Ah ! quelles douces et bonnes gens que ces saintes épouses du Christ — les petites Sœurs Grises. Comme elles savent bien mettre en pratique la charité, la douceur. Comme elles se sont bien pénétrées des paroles du Maître : " Quiconque s'abaissera, sera élevé."

Voyez les s'occupant de tous les devoirs, depuis les plus abjectes jusqu'aux plus relevés, jusqu'aux plus délicats. Et toujours le sourire sur les lèvres, toujours consolantes, entrant dans les chambres des malades comme un rayon de soleil, et leur laissant — toujours comme le soleil — le regret du départ trop prompt.

Quel service admirable fait ce régiment de petites nonnes. Elles sont infirmières, pharmaciennes, portières, secrétaires, couturières, lavandières, cuisinières : elles voient à tout, ont une bonne parole pour tous. Vraiment, cela fait du bien et cela rajeunit que de faire leur connaissance.

Et l'infirmier Millette ? En voilà un gaillard qui a grandi au milieu des clystères, des sinapismes, des cataplasmes, des bains froids, chauds ou de siège, des douches, des coups de bistouris, des rebuffades et des rares remerciements des patients. Toujours souriant, il vous apparaît à l'heure indiquée par le médecin, que ce soit jour ou nuit.

— Millette, ce cataplasme est trop chaud : vous m'ébouillantez vivement.

— Ce n'est rien mon cher petit monsieur du bon Dieu. Si c'était le Dr Prévost qui vous l'appliquerait vous en verriez bien d'autres.

Et le patient heureux d'être tombé entre les mains du philosophe infirmier, se laisse mijoter à un petit feu renouvelé toutes les heures par l'implaceable et ponctuel Millette.

*** A l'hôpital, ce qu'il y a de plus terrible ce sont les nuits d'insomnies. Dans le jour passe encore. On entend les cloches, cloches de toutes les façons ; cloches d'église, cloches de portes, cloches de téléphone, cloches des pensionnaires, cloches annonçant les repas, le service de chapelle, l'arrivée des médecins visiteurs, cloches annonçant la présence des parents et amis des patients, clochettes des malades. Que de cloches ! que de cloches ! Mais après tout ce sont les cloches du jour. Elles nous apportent du nouveau ; elles attirent l'attention ; elles distraient. Quelques-unes élèvent l'âme.

Mais la nuit, ce ne sont que lamentations, râles, toux, crachements.

Tout près de moi git un vieux malade. Il porte un des beaux noms de la Nouvelle-France. On lui a fait l'opération de la pierre et il gémit comme un enfant. Il demande de l'opium. Pour lui ce serait l'oubli de la souffrance : ce serait le sommeil consolateur.

Dans le corridor qui passe devant ma chambre, j'entends des sanglots étouffés. Ce sont trois enfants : l'aîné a dix ans. Ils sont venus voir leur mère, une jeune veuve prise de la poitrine. La pauvre est morte dans la journée. On va la porter dans la chapelle mortuaire. " Il ne sera pas permis d'y veiller les morts pendant la nuit," dit le règlement destiné aux malades et accroché à la tête de mon lit.

Les petits se rendent compte pour la première fois de leur isolement sur la terre. Ils pleurent à cœur fendre.

Et maintenant que tout se tait, arrivent à tire d'aile les lourdes heures de l'insomnie. Elles voltigent sur votre tête en feu, avec le tic tac de la seconde. Tout défile devant nous, jeunesse, joies de famille, les deuils, nos morts, notre collège, nos amours, nos voyages, nos batailles, nos courses en Afrique, au Mexique, en Europe, aux Antilles, nos navigations dans les mers brumeuses du Nord, nos luttes dans le journalisme et sur les hustings, notre vie parlementaire, les points saillants de nos livres, nos amis, nos créanciers, que sais-je ? Tout cela défile devant nous comme dans un immense panorama.

— Enfin voilà le jour ! Je vais dormir, vous dites vous, en arrangeant bien vos oreillers, en

tirant vos draps, en vous arrondissant en tapinois dans la ruelle

—Nenni, mon ami, vous n'y êtes pas.

Voilà qu'arrivent les mouches, les affreuses mouches d'hôpital. Elles sont encore plus mouches que les autres. A force d'entendre parler de sciences médicales et anatomiques elles sont devenues des mouches savantes. Elles ont une façon toute particulière de nous osculer le bout du nez, et quand elles se mêlent d'étudier les oreilles, elles forceraient un cul de jatte à courir et lui feraient gagner le grand prix du Derby. D'autres ont des goûts dévotieux. Il y en a une qui dort dans le petit bénitier blanc. En face de mon lit, saint Louis de Gonzague baise amoureusement son crucifix, pendant que deux de ces abominables insectes ailées—j'avais cru pouvoir les saisir sournoisement sur mon drap—se moquent de moi et se lutinent à tire d'aile entre la tête de mort posée sur la table et le surplus du grand saint. Il y en a même quelques unes qui se livrent aux recherches historiques. Celles là se sont posées sur la joue du Papineau qui m'avait tant frappé le jour où j'eus à subir mon opération. Elles me forcent à examiner attentivement cette gravure. Hélas ! ô influence de chloroforme ! loin d'être le farouche tribun, je me trouve à avoir devant les yeux l'angélique profil de saint Stanislas de Kostka !

Je regagne mon lit : de ma fenêtre je vois les feuilles mortes passer. Elles obéissent au souffle cabalistique du vent d'automne. Les pauvrettes s'approchent de ma fenêtre : elles semblent me saluer d'un air de connaissance, puis elles s'affaissent sur cette terre qui réclame toute chose. La bise entre par le carreau. Je me lève pour le fermer. En ce moment passe un corbillard. Quatre personnes le suivent. Elles rendent les honneurs à un pauvre, à un des infinitésimaux petits du siècle, peut-être à un des grands du ciel.

Enfin, couchons nous : dormons.

Alors, deux ou trois heures de sommeil viennent vous reconforter.

*** Heureusement que certains soirs et certains jours font diversion à cette existence de souffreux et de contemplatif. Ce sont le juge Fournier de la Cour Suprême, le bon et fidèle Marmette, le brave Prévost, mon vieil ami M. de la Porte, l'honnête et loyal Deville, l'honorable M. Chapleau, Flood Davin, le député, M. DeCelles, Achille Fréchette, l'attentif Gagné, mon beau frère Greaves, qui viennent me visiter.

Alors les causeries d'autrefois de reprendre leur cours.

*** Et qu'ajouter maintenant ?

Quand on se met entre les mains de Prévost et qu'on l'écoute, on en revient à coup sûr. Ceci est fort connu à Ottawa et ailleurs. Je fais maintenant partie du groupe de Québec où je vais révéler son école et d'où je lui enverrai des clients.

Est-ce que je mérite une enquête, pour m'être fait cette promesse là ?

*** Je quitte aujourd'hui ma petite chambre d'hôpital, comme j'ai tout quitté en ce monde, en lui laissant mes regrets. Elle est gaie, cette chambrette, avec sa fenêtre bien éclairée, ses tapis aux couleurs claires, semées de grosses fleurs rouges, son ameublement simple, son crucifix blanc qui regarde miséricordieusement mon lit, on semblait dire :

—Aie confiance.

Elle est gaie, ma chambrette, avec sa petite nonne qui, à toutes les heures, vient frapper à la porte pour me demander :

—Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?

*** Vous avez entendu chanter ces vers de Mignon :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
Où dans toute saison butinent des abeilles,

Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu
Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu ?
Hélas ! que ne puis-je te suivre ?
Dans ce pays lointain d'où le sort m'exila,
C'est là que je voudrais vivre,
Aimer, aimer et mourir, c'est là, oui, c'est là.

Eh bien ! je suis revenu des illusions de la vie. J'ai vu Sorrente, j'ai parcouru presque tous les paradis terrestres, j'ai vu aussi tout ce que vient de peindre les beaux vers de Barbier.

Rien n'a plus de charmes pour moi, rien, si ce n'est le foyer, l'amitié. Et si l'un et l'autre me manquaient, c'est dans une petite chambre d'hôpital—comme celle que je vais quitter à l'instant—que je voudrais briser les liens qui me retiennent au corps. C'est là que je voudrais mourir ; c'est là que je voudrais voir mon cadavre devenir le tabernacle brisé d'une âme qui, pendant son séjour terrestre, s'est efforcée de croire, d'aimer et d'espérer.

Touche le front Marmette.

INGÉNIEURS MILITAIRES CANADIENS

Il y a quatre ou cinq mois, le *Royal Engineer's Journal* nous apportait la nouvelle du succès obtenu devant un cercle militaire de Londres, par le lieutenant Edouard Girouard, fils de l'honorable député de Jacques Cartier. Les éloges du grand journal ne se donnent pas au premier venu, on le sait. M. Girouard a étonné son auditoire en lui indiquant certains moyens de défendre l'Angleterre auxquels personne n'avait songé. Son travail a été publié en brochure et il est fort recherché.

Le même journal nous arrive aujourd'hui avec un rapport du lieutenant Philippe Duperron-Casgrain, ingénieur dans le détachement de l'armée anglaise qui a réprimé l'insurrection de Manipour, en mai dernier. Le dessin qui accompagne le rapport est publié tout à côté du texte.

Un pont suspendu qui traversait la rivière Barak avait été détruit par les rebelles en se retirant, et comme cette rivière est la principale voie d'eau à traverser pour aller de Silchar à Manipour, la colonne anglaise se trouvait arrêtée devant l'obstacle.

Il s'agissait de passer vite cependant, si l'on voulait rejoindre les insurgés. M. Casgrain, avec cinquante hommes du pays et en s'aidant des seuls matériaux qu'il avait sous la main, construisit, en vingt-quatre heures, un pont à la fois suspendu et flottant, qui livra passage aux troupes et au matériel de guerre. C'est un tour de force... qui lui sera probablement bien payé, car les bons ingénieurs sont choyés dans l'armée anglaise.

Entre deux gros arbres qui se faisaient face de chaque côté de la rivière, M. Casgrain tendit un câble de fer de trois pouces de circonférence et long de cinq cents pieds, puis il fit faire des fascines en bambou qu'il flotta tout en les suspendant au câble par d'innombrables fils de télégraphe, dont il avait par bonheur une provision. Ce plancher fut relié par mille attaches et bâtons croisés, de telle sorte que l'ensemble résista parfaitement aux charges qui passèrent dessus.

M. Casgrain est fils de M. Philippe Casgrain, longtemps député de l'Islet.

Un troisième lieutenant aux ingénieurs est dans le Burmah, ou Birman anglais, occupé à préparer l'occupation de cette partie de l'Asie pour l'armée anglaise.

La politique de lord Dufferin a fourni aux Anglais l'occasion de commencer les premiers à s'établir dans la région si primitive, si sauvage et si riche du Burmah, et à présent, les ingénieurs qui ont offert leurs services pour cette contrée, y construisent des ponts, des quais, des ouvrages de

défense et ouvrent des routes militaires qui seront en même temps, très commodes pour le commerce.

Au milieu des forêts étranges où les bêtes féroces rôdrent en maîtres absolus, les petits détachements des ingénieurs s'avancent avec précaution et jalonnent leur marche de travaux qui finiront par transformer tout le pays. Les indigènes ne voient pas sans admiration le résultat déjà visible de leurs efforts. Mais quelle vie de misère que celle de l'Européen au centre d'un monde qui ne possède ni outils, ni industrie, ni idée de ce qui est confortable ! Il faut enseigner à ces pauvres gens l'art de scier des planches avec un godard et à improviser des machines pour traîner les poids lourds, sur l'eau et sur la terre.

Le lieutenant Eugène Panet dont je parle, est le fils du colonel Panet, député ministre de la milice. Il assure, dans ses lettres, que l'on s'accoutume mieux au voisinage des tigres et des léopards qu'aux embarras d'une situation qui n'a pas même de ressemblance avec la sauvagerie américaine. Tout est colossal dans ces contrées : montagnes, rivières, forêts, flore et faune. La population vit de soleil et de fruits, dans des cabanes indignes même de ce nom, et suant la peur que leur inspirent les grands carnassiers répandus partout.

Les lieutenants Casgrain, Girouard et Panet, sortis successivement de notre collège militaire de Kingston avec les plus hautes marques, ont reçu des commissions dans le corps du génie de l'armée anglaise, et tous trois se sont immédiatement offerts pour les services spéciaux, tels que pour les Indes, Burmah, etc. Lord Landsdowne, vice-roi des Indes, écrit qu'il a été agréablement touché de retrouver en Asie un enfant d'Ottawa dans le jeune Panet qui demandait d'être envoyé encore plus loin, là où il se passe du nouveau.

Benjamin Sulte.

GRANDEUR ET PETITESSE DE LA NATURE

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est à dire une certaine portion de matière qui lui est propre ; mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de mieux reconnaître ses bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent : qu'il contemple la nature dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers.

Mais que l'imagination passe outre : elle se lassera plus vite de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces.

C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Mais que l'homme recherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, du sang dans ces veines, des gouttes dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces, ses conceptions.—Il pensera, bien à tort, que c'est là l'extrême petitesse de la nature : son esprit se perdra dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue.

Qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de l'incompréhensible dernière petitesse.

PASCAL.



Oh ! que le bonheur passe vite !
Je n'ai pas encore vingt ans,
Et déjà ma barque s'agite
Sous le souffle des noirs autans.

Hélas ! comme les fraîches roses,
Comme les parfums du printemps,
Comme toutes les belles choses,
Le bonheur dure peu longtemps.

Autrefois sous l'œil de ma mère,
Au pied de mon petit berceau,
Je croyais que sur cette terre
Il me suivrait jusqu'au tombeau.

Mais depuis, n'ayant plus d'aurore,
Ni beaux jouets, ni ciel serein,
J'appris, quoique bien jeune encore,
Qu'il ne brille que le matin.

Cependant, bien que son sourire
Ait cessé d'égayer mon ciel,
Quoique maintenant il retire
Sa charmante coupe de miel,

L'espérance, divine étoile
Qui rayonne au ciel de la foi,
Pour m'aider à guider ma voile,
Resplendit toujours devant moi.

Et tandis que j'écoute l'onde
Rugir autour de mon vaisseau,
Et que la tempête qui gronde
Me courbe ainsi que le roseau,

Afin que j'endure en silence
Les terribles coups du malheur,
Elle me dit : " La Providence
N'oubliera pas son serviteur. "

Albert Testand

PRISONNIERS DE GUERRE

(NOUVELLE HISTORIQUE)

Vae barbaris victoribus !
(Malheur aux barbares vainqueurs.)

Je n'aime pas trop à causer de cette terrible guerre de 1870, qui nous a enlevé le meilleur de notre sang avec un lambeau de notre territoire et a laissé notre frontière de l'Est ouverte à un ennemi dont la rapacité est devenue légendaire. Cependant, il y a des épisodes qu'on ne peut pas oublier et qu'il est du devoir de tous bons Français de faire connaître, afin de tenir constamment en éveil le patriotisme de ceux qui seront appelés un jour à venger l'affront sanglant subi par nos pères.

Ne vous attendez pas à lire des péripéties nombreuses et habilement enchaînées comme celles qui se présentent souvent dans un roman bien conçu ; c'est une histoire vraie, que je veux vous présenter sans ambigu, la tenant de l'un des acteurs qui ont joué le principal rôle et dont je tairai le nom, afin de ne pas blesser sa modestie.

Le sieur R... était sous-officier au 83^e de marche, en garnison à Strasbourg, au moment de la déclaration de guerre, le 19 juillet 1870. A cette époque, notre enthousiasme était sans bornes, et à part quelques esprits clairvoyants, tout le monde avait confiance dans l'issue de la terrible lutte qui allait s'engager et que l'impéritie du gouvernement d'alors devait changer en un désastre épouvantable.

La foule criait : " A Berlin ! à Berlin ! " et déjà l'on voyait nos petits troupiers victorieux entrer dans la capitale de la Prusse, couverts de gloire et faisant briller au loin d'un éclat incomparable les couleurs de notre drapeau. La suite nous prouva combien nous nous étions trompés et combien nos illusions étaient vaines.

Après les premières défaites dont la rapidité

nous surprit et nous démoralisa un peu, les principales places fortes de la frontière furent investies. Dans ce nombre fut compris Strasbourg, qui avait pour gouverneur le brave général Ulrich, avec une petite garnison de huit à dix mille hommes et une artillerie très défectueuse. La place fut bloquée le 11 août, par le général allemand Werder, et le bombardement commença le 23 du même mois. Les assiégés furent héroïques dans la défense, ripostant avec une grande précision dans leurs coups, mais ne pouvant pas toujours atteindre l'ennemi, qui se servait de tous les accidents de terrain et faisait un grand mal avec ses canons à longue portée et à tir rapide.

Les édifices élevés, les monuments publics servaient de cibles aux barbares Teutons, et la cathédrale, l'hôpital, la bibliothèque, où s'étaient réfugiés les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés, en un mot tous ceux qui étaient inutiles pour la défense de la ville, tous affolés de terreur, étaient mitraillés sans pitié par les nombreux obus qui éclataient à tout instant sur ces monuments, malgré la croix de Genève qui flottait sur leur toit et qui aurait dû les sauvegarder.

Horriblement maltraitée, en partie incendiée, les remparts à moitié détruits, la garnison réduite des deux tiers par les maladies ou les ravages de la guerre, menacée de la famine, la place capitula le 28 septembre, malgré les efforts surhumains de ses braves défenseurs et surtout de son Préfet, M. Valentin, qui avait traversé au péril de sa vie les lignes prussiennes, s'était bravement jeté à la nage dans les fossés pleins d'eau, sous le feu des Français, qui ne le connaissaient pas, et était venu ranimer le courage abattu des assiégés. Tant de dévouement et d'héroïsme pour la défense de cette ville aurait dû être récompensé par le succès ; malheureusement, il n'en fut pas ainsi, et le 23 septembre, après plus d'un mois d'un bombardement terrible et sauvage, la garnison capitula devant la famine qui se faisait déjà sentir, étant vaincue par cette dernière et non par l'ennemi.

Ce fut une bien triste journée pour la patrie de Kléber que celle du 28 septembre. Ses rues étaient désertes comme en un jour de grand deuil ; on ne voyait personne sur les places publiques et la statue du général elle-même, quoique inanimée, semblait verser des larmes de rage. Le drapeau tricolore qui flottait fièrement au commencement du siège au sommet de la citadelle, avait été remplacé par un lamb au d'étoffe blanche, signe néfaste de la capitulation. Le bruit assourdissant du canon des forts avait cessé tout d'un coup, et déjà l'on voyait se profiler sur les bords enchantés du Rhin les silhouettes sombres des farouches vainqueurs.

Les accents du clairon, accompagnés du roulement des tambours battant la charge, ne retentissaient plus auprès des casernes, qui étaient maintenant silencieuses et tristes. Quelques rares factionnaires avaient été laissés auprès des principales portes de la ville, et l'on voyait ces braves gens pleurer de rage et briser leurs fusils désormais inutiles. Tout annonçait la désolation et un immense désespoir gagnait tous les cœurs.

Tel était l'aspect de Strasbourg au moment où les Prussiens firent leur entrée dans ses murs vierges encore de toute souillure étrangère. Quelques uhlans, la lance droite, le sabre au clair, précédaient le gros de l'armée. De rares visages attristés apparaissaient de loin en loin pour voir le défilé, montrant le poing à ces barbares qui n'avaient rien respecté dans le bombardement terrible. Un roulement sinistre se fit entendre aux quatre coins de la ville ; des masses profondes s'avancèrent en cadence au son des fifres et des petits tambours d'Iéna ; les bataillons se rangèrent en face de la statue de Kléber, comme pour porter un défi à ce brave général que leurs pères avaient appris à connaître pendant la guerre de la Révolution ; un cri strident : " Aux armes ! " répété par les échos d'alentour, retentit sur cette place muette de terreur, et bientôt les musiques saxonnes jouèrent l'hymne national allemand, suivi de la marche triomphale de Schubert, insultant une fois de plus à notre défaite.

Insultez nous, sauvages vainqueurs ! Ne respectez pas ces braves qui ont versé leur sang pour la défense de la patrie foulée à vos pieds ; riez, chan-

tez, enivrez-vous de votre facile victoire !... Le jour de la revanche arrivera pour nous, et ce jour-là sera terrible de représailles, car rien ne pourra arrêter la colère des fils des vaincus. Alors ce sera notre tour de crier : " *Vae victis !* Malheur aux vaincus ! "

Ceux qui restaient de la garnison, ceux que les maladies ou les balles avaient épargnés furent forcés de déposer les armes, les bagages, et tout le matériel de guerre aux pieds des vainqueurs. Quelques colonels, par un scrupule facile à comprendre, brisèrent de rage leur épée plutôt que de la rendre, brûlèrent les drapeaux de leurs régiments afin de ne pas les laisser souiller par un ennemi impitoyable, et pour que ces glorieux trophées troués par la mitraille ne fussent pas suspendus plus tard dans l'intérieur des monuments publics de l'Allemagne.

Au nombre des prisonniers était le sous-officier R..., né dans le midi de la France. Avec lui se trouvait un Parisien, un Breton et un jeune Créole des Antilles. Enfermés avec leur régiment dans la citadelle, ils passèrent le reste de la journée et toute la nuit dans une anxiété profonde. Leur malheur les démoralisait complètement et ils auraient préféré cent fois la mort à cette vie de souffrances qu'ils allaient endurer dans leur captivité.

Gardés à vue par des sentinelles prussiennes, quoique désarmés, la figure hâve, le regard sombre, la tête basse, ils partirent le lendemain, l'estomac vide depuis la veille, escortés par des soldats d'infanterie et des uhlans. Un dernier regard fut jeté par eux sur cette chère ville qu'ils abandonnaient pour toujours, et des larmes abondantes coulèrent de tous les yeux. On leur fit traverser des champs coupés de fossés, des bois épais qui s'étendaient le long de la frontière, ramenant les trainards à coups de crosse de fusil ou de plat de sabre. Enfin, après une pénible et longue marche de dix-huit heures, ils arrivèrent dans un misérable village du duché de Bade, non sans avoir laissé quelques uns des leurs sur la route qu'ils avaient suivie.

On les enferma dans une enceinte exposée à tous les vents, n'ayant pour se reposer que le sol humide, où ils étaient gardés à vue, et pour réparer leurs forces épuisées qu'un morceau de pain noir, quelques pommes de terre bouillies et une eau saumâtre et nauséabonde.

Après une si longue marche, quelques heures de repos auraient été nécessaires. Malheureusement, dans de pareilles conditions, avec une nourriture détestable, sans abri, il n'était pas possible à nos infortunés soldats de pouvoir réparer leurs forces. Maltraités, menacés d'être fusillés pour la moindre faute, ils supportaient patiemment les exigences de leurs ennemis, recevant sans rien dire les horions de leurs sauvages gardiens.

Sur le nombre, il y avait beaucoup de blessés, de malades, et les plus valides, épuisés par les mauvais traitements, les longues marches et souvent la faim, ne valaient guère mieux. Cette situation, qui aurait dû toucher le cœur des officiers allemands qui conduisaient les prisonniers, les irritait davantage, et ceux qui faisaient mine de s'arrêter un instant étaient immédiatement ramenés à coups de crosse, au cri de : " *Vorwärts !* — En avant ! " par les fantassins allemands.

Plusieurs de ces malheureux n'auraient demandé qu'à mourir, afin d'échapper à ces brutalités. Leur beau et mâle visage, encadré maintenant dans une longue chevelure, était livide et leurs jambes affaiblies ne pouvaient plus les soutenir. Ils suppliaient parfois leurs bourreaux de les achever afin d'en finir plus vite avec leurs cruelles souffrances, mais ces barbares riaient stupidement, insultant à ce qu'il y a de plus sublime au monde : le dévouement à la patrie !

Le désespoir et la rage s'étaient emparé de tous les cœurs, et Dieu seul sait ce qui serait arrivé si, en pleine campagne, tous ces prisonniers s'étaient jetés sur leurs gardiens, moins nombreux, mais bien armés.

Après une quinzaine de jours de marche dans de pareilles conditions, à travers les montagnes de la Bavière, dans un pays accidenté et couvert de forêts épaisses et ténébreuses, le détachement, diminué au moins d'un tiers par les maladies, la fatigue ou les privations de toute espèce, arriva

dans la Saxe royale. Une partie fut internée à Frieberg et le reste à Königstein. Le sous-officier R... se trouvait dans cette dernière ville avec ses trois camarades d'infortune. Ils furent tous entassés pêle-mêle, sans distinction de grades, dans des casernes souterraines appelées cavemates, horribles cachots où l'on avait jeté par terre, pour leur servir de lit, quelques bottes de paille très insuffisantes pour faire reposer tous ces malheureux.

Dans cet intérieur humide et malsain, ils ne respiraient qu'un air fétide et leur vue ne s'étendait pas plus loin que les murs élevés de leur prison. Avec une situation aussi cruelle, les maladies éclataient encore les rangs des malheureux prisonniers. Plusieurs d'entre eux ne revirent plus la France, et le voyageur qui passerait aujourd'hui à Königstein apercevrait, au nord de la ville, un certain nombre de petites croix blanches, sans inscription, élevées par les camarades survivants et que le temps a détériorées : il pourrait leur adresser un salut solennel et pieux et se dire que sous chacune d'elles repose un brave.

Quelquefois on les faisait sortir pour aller travailler dans une carrière voisine, sous la surveillance de soldats prussiens, bien armés, prêts à tirer sur le premier qui aurait tenté de s'évader. Les gardiens étaient très sévères et un mot, un geste, une vivacité, auraient suffi pour perdre un prisonnier. Les mauvais traitements et les privations surexcitaient tous ces infortunés. La fureur et le désir de la vengeance se lisaient dans tous les yeux et de nombreuses tentatives d'évasion, cruellement réprimées par les Allemands, avaient lieu chaque semaine. Ils ne tenaient plus à la vie, ces pauvres déshérités du sort, et c'était presque une satisfaction pour eux que de tomber sous les balles des barbares Germains, car, aussitôt qu'ils étaient pris, on les traduisait devant un tribunal dérisoire qui les condamnait toujours à être fusillés.

Malgré le découragement qui commençait à les gagner, sachant fort bien que s'ils essayaient de s'évader ils seraient passés par les armes comme leurs camarades, le sous-officier R... et ses amis avaient conservé l'espoir de s'enfuir en Bohême, d'où ils n'étaient éloignés que de deux ou trois lieues.

Pour accomplir leur projet d'évasion, ils eurent le soin de communiquer entre eux au moyen de certains signes convenus à l'avance, surveillant leurs moindres mouvements, afin de ne pas donner l'éveil à leurs gardiens. Très doux d'ailleurs et très obéissants, ils obtinrent de légères faveurs de la part des officiers prussiens, qui leur permirent de sortir tous les jours dans la ville pour acheter quelques provisions de bouche dont ils avaient besoin. Ils se munirent également chacun d'un gros couteau de chasse qu'ils cachèrent dans leur ceinture, pour s'en servir si l'occasion se présentait.

Enfermés la nuit dans la citadelle, ils avaient convenu de s'évader par les privés construits en bois de sapin. Pour atteindre leur but, ils avaient enlevé patiemment et après de longs jours d'un travail savamment conduit, les clous qui attachaient deux planches entre elles, afin de trouver un passage pour sortir commodément sans être vus. Les planches furent remises soigneusement à leur place pour éviter toute indiscretion, car ils s'étaient aperçu que depuis quelque temps ils étaient l'objet d'une surveillance spéciale. Il ne leur restait donc plus que d'attendre l'occasion pour s'enfuir et de savoir en profiter.

On était en plein mois de janvier lorsque le moment si longtemps attendu par eux se présenta. Par une nuit très obscure et glaciale, à l'heure de minuit, au moment où une tourmente de neige avait forcé les sentinelles à rabattre leur capuchon sur les yeux et à rentrer dans leur guérite, profitant d'un instant où la vigilance des gardiens faisait pour ainsi dire défaut, nos quatre prisonniers, marchant en file indienne sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller leurs camarades qui dormaient, leur couteau de chasse à la main, décidés à s'en servir pour défendre chèrement leur vie, sautèrent les glaces de la citadelle, roulèrent silencieusement sur la neige durcie par la gelée et s'enfoncèrent précipitamment dans un bois voisin, ayant réussi à s'esquiver sans donner l'éveil.

Fiers de ce premier succès, il leur restait à s'o-

rienter et à se diriger hardiment, à travers bois, par les chemins les plus courts, du côté de la frontière autrichienne. S'ils parvenaient à gagner la Bohême avant le jour, le terme de leurs souffrances était fini et ils pouvaient sous peu rentrer dans leur chère patrie. Après avoir erré pendant sept heures, avançant difficilement dans la neige, craignant à tout instant de s'enfoncer dans quelque fondrière, retenant à peine leur souffle, le corps raidi par la bise qui les gênait dans leurs mouvements, une sueur glacée sortant de leurs pores, ils trouvèrent un village et se crurent sauvés.

Ils frappèrent à la première maison qui se présenta devant eux, et, ignorant la langue du pays, ils firent comprendre aux personnes présentes, au moyen de gestes significatifs, qu'ils avaient besoin de manger et d'éteindre la soif ardente qui les dévorait.

Se persuadant qu'ils étaient bien en Bohême, ils avaient le cœur joyeux pour avoir si bien réussi et commençaient à oublier leurs souffrances. Hélas ! ils ignoraient encore ce qui les attendait, car, malgré la longueur du chemin parcouru, ils n'avaient fait que décrire un vaste secteur et se trouvaient toujours en Saxe, à quatre kilomètres environ de Königstein.

Etant presque rassurés par le bon accueil qu'on leur faisait, ils réchauffèrent leurs membres engourdis et dévorèrent en un clin d'œil le repas succulent et copieux servi par leurs hôtes, ainsi que plusieurs brocs de bière médiocre ou d'eau-de-vie de mauvaise qualité !

Ce repas qui les avait ranimés un peu était à peine terminé, que les Prussiens, avertis par des gens du village du lieu où se trouvaient leurs prisonniers, arrivèrent en armes pour les reprendre. Que faire dans une situation aussi critique ? Chercher à fuir ou à se défendre, c'était pour eux courir au devant d'une mort certaine ; en se rendant sans résistance, à leur arrivée à Königstein, ils seraient traduits devant la cour martiale et fusillés pour s'être évadés. Alors le sous-officier R... imagina un subterfuge qu'il communiqua par un signe invisible à ses camarades et qui leur réussit très bien ou du moins leur sauva la vie.

Ils simulèrent de leur mieux une ivresse manifeste et, aux premières questions qui leur furent posées par un officier supérieur, à leur arrivée à Königstein, ils déclarèrent tous les quatre qu'étant sortis en ville pour acheter quelques provisions indispensables, ils s'étaient attardés dans un cabaret où ils avaient eu le tort de consommer de nombreux petits verres d'eau-de-vie pour se réchauffer un peu, ce qui les avait grisés, et qu'à leur sortie de l'établissement ils n'avaient pas su retrouver leur route et s'étaient égarés dans la campagne.

Après cette courte explication qui parut presque plausible au chef qui les interrogeait, ils furent conduits séparément dans un cachot, en attendant leur comparution devant le conseil de guerre.

Le lendemain, un avocat qui parlait le français avec un accent tudesque très prononcé, leur demanda certaines explications avant de les défendre devant le tribunal militaire, devant lequel ils avaient à l'avance qu'ils ne trouveraient pas d'indulgence. Leurs réponses furent invariablement les mêmes que celle de la ville et après un court réquisitoire et une défense non moins brève, ils furent condamnés à un mois d'arrêt, fort heureux d'en être quittes pour si peu. Seulement on les enferma dans une espèce de silo où ils ne recevaient le jour, l'air et la nourriture que par une étroite ouverture grillée, véritable instrument de supplice dans lequel ces martyrs auraient dû succomber bientôt, s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir de rentrer plus tard dans le sein de leurs familles désolées et dans leur patrie mutilée.

A leur sortie de ce cachot souterrain, où ils auraient pu contracter les germes de maladies terribles, ils furent conduits en chemin de fer, avec leurs camarades survivants, jusqu'à Coblenz, et comme l'armistice entre les deux pays avait été signé, on les laissa libres de rentrer en France en payant eux-mêmes leur voyage.

Ne disposant pas entre tous les quatre d'une somme suffisante pour voyager sur les voies ferrées, ils eurent encore le courage d'arriver jusqu'à Liège, en Belgique où, après avoir fait le récit de

leurs souffrances, ils reçurent une ovation enthousiaste, et le consul français résidant en cette ville les repatria à ses frais pour rejoindre leur régiment de nouvelle formation.

Oh ! ce retour, ils ne l'ont pas oublié, au moins le sous-officier R..., et c'est le cœur serré, les larmes aux yeux, qu'ils touchèrent le sol sacré de la patrie après une si longue absence, eux qui avaient tant souffert ! Partout des ruines, des villages et des châteaux incendiés, les campagnes désertes, les habitants consternés, ce qui contrastait péniblement avec l'air insolent des soldats prussiens qui s'étaient installés en maître dans nos principales villes de l'est et du nord, attendant le paiement complet de l'énorme contribution de guerre qu'ils avaient exigée.

Vingt ans se sont déjà écoulés. La brèche de l'est est ouverte et notre plaie n'est pas encore cicatrisée. Nous, les fils des vaincus, recueillons-nous, tâchons de devenir des hommes ; notre sang est encore jeune et la race n'est pas dégénérée : notre glorieuse histoire nous le prouve. Nos ancêtres avaient pris pour devise : Espérance ! Nous l'avons conservée religieusement, cette devise, au fond de nos cœurs, et quand arrivera le jour tant désiré de la revanche, tous, comme un seul homme, nous marcherons à l'appel de la PATRIE pour la délivrance de nos frères opprimés, aux accents triomphants du clairon sonnant la charge et au cri de : *Vae victis* ! répété par des millions de Français !

J. Martin.

Armissan (France) 1891.

NOUVELLES A LA MAIN

Après la leçon de catéchisme :

— Dis, maman, c'est y une pêche ou une pomme qu'avait mangée Eve ?

— C'est une pomme, mon enfant.

— Alors, pourquoi qu'on dit le premier péché ?

Un père voulant juger des progrès de son fils, l'interroge sur la grammaire :

— Qu'est-ce qu'un œuf ?

— C'est un substantif.

— De quel genre ?

— Papa, on ne sait pas. Il sera masculin ou féminin, selon qu'il en sortira un coq ou une poule.

Chez la blanchisseuse.

— Mon linge est prêt ?

— Non, il finit seulement de sécher.

— Mais j'en ai besoin tout de suite...

— On met le sers au feu.

— Alors, il faut que je repasse.

— Et nous aussi.

On parlait d'un journaliste qui n'a jamais pu écrire une ligne sans voler Pierre, Paul et Jean :

— Machin, s'écria Aurélien Scholl, mais ce n'est pas un écrivain : c'est tout au plus un ramasseur de bouts d'idées.

Gontran insiste auprès d'une charmante veuve.

— Pourquoi ne vous remarierez-vous pas ?

— J'ai été heureuse avec mon premier mari, et il est mort au bout de six mois.

— Cela ne vous empêcherait pas de m'épouser.

— Non, mais à la condition que vous vous conduirez comme lui !

NOUVELLE BANQUE D'EPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert, comme nos lecteurs le savent, un département d'Epargnes, dans sa succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de la rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de "une piastre" en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.

FRANCIS MASÈRES

PROCUREUR-GÉNÉRAL À QUÉBEC DE 1766 À 1769

Très souvent il m'est arrivé de parler de Francis Masères à des personnes généralement assez bien renseignées sur notre histoire, et j'ai pu me convaincre qu'un grand nombre—surtout parmi les Canadiens français—le connaissent bien peu et le reste ignoraient même son nom. C'est pourtant un homme qui a joué un rôle assez considérable et qui mérite certainement d'être connu, car il ne manquait pas de capacité.

L'idée d'écrire quelques notes biographiques sur ce personnage politique, m'est venue en recevant d'Angleterre, il y a quelque temps, son portrait gravé, en 1815, par Audinet, d'après une peinture de Hayter; je ne connaissais pas l'existence de cette gravure et, de fait, je crois que ce portrait est rare.

Masères est sans doute celui qui a le plus écrit sur les affaires du Canada, depuis la conquête jusqu'à l'adoption du bill de Québec, en 1774. Et cette époque étant la moins connue de notre histoire, il devient important de connaître cet homme plus intimement. Je donnerai en terminant une liste de tous ses écrits concernant le Canada.

Francis Masères, généralement appelé Baron Masères, descendait d'une famille française, réfugiée en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes. Il naquit le 15 décembre 1731, à Londres, où son père pratiquait comme médecin. Il reçut son éducation du Rév. M. Woodderson, à Kingston upon Thames et termina ses études à l'Université de Cambridge, où il prit ses degrés de B. A., en 1752, et de M. A., en 1755. Il fut reçu avocat peu de temps après; mais sa carrière d'avocat ne fut ni brillante, ni longue en Angleterre, puisque à l'âge peu avancé de trente ans, en 1766, il fut nommé procureur-général pour la province de Québec. Il se trouva à remplacer George Suckling, nommé en 1763, qui, lui, avait succédé à François Joseph Cugnet, au moment où celui-ci se voyait obligé d'abandonner cette charge qu'il avait remplie le premier après la conquête, plutôt que de prêter le serment du *test* imposé par la constitution de 1763.

Suckling, le second procureur-général, que Masères était appelé à remplacer, donna sa démission le 6 mars, 1766. Le 24 septembre de la même année, Masères présenta son *mandamus* au Conseil de Québec, et le lendemain prêtait le serment d'office.

Tout le temps que Masères fut Procureur-général à Québec, de 1766 à 1769, il se montra toujours l'ennemi implacable du peuple canadien nouvellement conquis, et surtout l'ennemi acharné des catholiques, qu'il méprisait de toutes ses forces. On est surpris de rencontrer autant de fanatisme chez un homme instruit comme il l'était; car il faut remarquer qu'à part ses talents comme écrivain, Masères fut encore un mathématicien de grande renommée. Le premier ouvrage qu'il fit imprimer, en 1758, traitait de mathématiques et portait pour titre: "A dissertation on the negative sign in Algebra."

L'affaire la plus considérable à laquelle Masères s'est trouvé mêlé pendant les trois ans qu'il demeura à Québec, fut à l'occasion du fameux procès Walker, de Montréal. Comme Procureur-général, il représenta la Couronne dans cette cause qui fit alors beaucoup de bruit et que Masères raconte avec beaucoup de détails dans son volume portant pour titre "Additional papers", publié en 1776.

Il serait intéressant de faire connaître ici toutes les théories soutenues par Masères sur le gouvernement de Québec; mais nous sommes empêché de le faire, parce que cela nous ferait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Il y a certainement dans tous ses écrits un grand excès de zèle pour la glorification de l'Angleterre et du protestantisme; et pour appuyer ce jugement, nous n'avons qu'à citer une lettre que Carleton

écrivait à lord Hillsborough, le 3 octobre 1769, où il dit qu'il a enfin accordé un congé de douze mois à M. Masères; mais que celui-ci ne semble pas désirer revenir. Voici cette lettre prise dans le rapport sur les archives du Dominion pour 1885, par M. Brymner: "Bien que je ne tardasse pas à découvrir la forte antipathie qu'il entretenait contre les Canadiens, pour aucune raison que je sache, sinon qu'ils sont catholiques romains; j'attribuais plusieurs de ses étroits préjugés à son manque de connaissance du monde, et à ce qu'il était plus familier avec le commerce des livres qu'avec celui des hommes. J'espérais que le temps et l'expérience les feraient graduellement disparaître, et que grâce à sa connaissance de la langue française, qu'il parle bien, il pourrait se rendre utile ici."

"Je regrette d'avoir à dire que j'ai été trompé dans mon attente et que M. Masères a été si indiscret, que j'ai crû tout à fait bon de céder à ses instances, et de le laisser partir de la Province, où je crois qu'il n'a pas l'intention de revenir....

J'espère sincèrement... qu'il pourra se présenter quelques occasions de lui donner un poste... où la ferveur de son zèle ne pourra pas trop nuire au service du roi."

Après son retour en Angleterre, Masères continua pendant un bon nombre d'années, de s'occuper des affaires du Canada, comme agent des protestants qu'il y avait dans le pays. Il prit une part très active dans la cause de Du Calvet. Il contesta avec la plus grande vigueur l'illégalité de l'emprisonnement de ce dernier par Haldimand; on rapporte même qu'il contribua pour une grande partie aux frais du procès qui eut lieu à cette occasion. A la mort de Du Calvet, Masères se chargea de l'éducation de son fils, dont on n'a jamais entendu parler depuis.

On aimera peut-être aussi à connaître ce que Roubaud pensait de Masères, avec qui il eut de fréquentes relations. Dans une lettre à Haldimand, en date du 23 mars 1785, qui se trouve aux archives d'Ottawa, après avoir relaté une conversation qu'il eut avec lui, au sujet de l'emprisonnement de Du Calvet, Roubaud s'exprime comme suit:

"Durant tout le cours de cette conversation importante, M. Masères s'expliqua sur un ton de véhémence et d'agitation qui me surprit chez un Anglais. Il n'avait rien du flegme de la nation; c'était de la vivacité, de la promptitude gasconne; en un mot, c'était un enthousiaste des plus échauffés. Je ne suis plus surpris que la tête de Du Calvet pétillât et que sa cervelle en fume de colère et de violence, il est à bonne



FRANCIS MASÈRES

J. Van Nostrand

P. Monette

Upon the oath of David Leve it seems probable to me that the above certificate is true: Francis Maseres, Curator Baron July 21, 1790.

école, il ira loin sous les leçons de son maître."

Quelques années après son retour en Angleterre, en 1773, Masères fut nommé Clerc (curator) Baron de l'Echiquier. Cette charge en lui laissant beaucoup de loisirs, lui permit d'accepter aussi la charge de recorder-adjoint de la ville de Londres, en 1779, et celle de juge de la cour du shérif en 1780.

Ses biographes anglais prétendent que ses connaissances scientifiques dépassaient de beaucoup celles qu'il avait en fait de jurisprudence. Il était surtout considéré comme très fort dans les sciences mathématiques. Je possède dans ma collection d'autographes une intéressante lettre de quatre pages, écrites par Masères, en date du 4 mai 1799, adressée au Rvd M. John Hollins, *vicar of Potters Pury, near Stany Stratford in Buck, inhamshire*. Ce John Hollins, à qui cette lettre est adressée est bien connu pour avoir fait une traduction des "Institutioni analytiche" de Donna Agnesi, qu'il publia en 1802, grâce aux sacrifices pécuniaires que fit Masères pour l'engager à entreprendre ce travail. Masères contribua considérablement au progrès de la littérature de son temps, en fournissant les moyens de publier des ouvrages importants, qui, sans lui, n'auraient peut-être jamais vu le jour. Il a même payé, dit-on, le coût complet de certaines publications qu'il aimait, sans en espérer aucun retour.

Masères mourut le 19 mai 1824, à l'âge avancé de 93 ans. Sur son épitaphe, qui peut se voir dans le "Gentleman's Magazine," l'on vante surtout son urbanité, son intégrité et sa grande libéralité qui s'y trouvent gracieusement mentionnées dans une élégante inscription latine d'une longueur démesurée.

A part tous ses écrits sur le Canada, Masères n'a pas publié moins de vingt autres volumes sur l'histoire, le droit et les mathématiques. Nous ne donnerons toutefois dans la liste de ses ouvrages, que nous publions ci après, que ceux qui ont rapport à l'histoire du Canada. Nous les donnons dans l'ordre chronologique où ils ont été publiés; on y trouvera des choses qui ont été peu connues jusqu'à présent.

"1766.—A sketch of an Act of Parliament for tolerating the Roman-Catholic religion in the Province of Quebec, and for encouraging and introducing the Protestant religion into the said province, and for settling the Laws, and augmenting the publick Revenue of the same. By Francis Maseres, Esq. Then lately appointed his Majesty's Attorney General for the Province of Quebec, in North America, London, printed in April, 1766."

"1767.—Things necessary to be settled in the Province of Quebec, either by the King's or Order in Council, or by Act of Parliament."

Sans date, ni lieu d'impression, ni titre spécial. —10 pages in folio

"1767.—Plan of a General Assembly of the Freeholders of the Province of Quebec."

"1772.—Draught of an Act of Parliament for investing the Governor and Council of the Province of Quebec; without an Assembly of the Freeholders of the same, with a power of making Laws and Ordinances for the Peace, We fare, and good Government of the said Province, during the space of fourteen years."

"1772.—Autre plan d'acte portant exactement le même titre que le précédent."

"1772.—[First] Draught of an Act of Parliament for settling the Laws of the Province of Quebec."

"1772.—[Second] Draught, etc., comme le document précédent."

"A collection of several commissions and other public instruments, proceeding from his Majesty's royal authority, and other papers relating to the state of the Province of Quebec, in North America, since the conquest of it by the British Arms in 1760. London 1772, 311 pages in 4"

"1773.—Mémoire à la Défense d'un Plan d'Acte de Parlement pour l'Etablissement des Loix de la Province de Québec dressé par M. François Masères, avocat Anglois, ci-devant Procureur-général de Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne en la dite Province contre les objections de M. François Joseph Cugnet, gentilhomme

Canadien, Secrétaire du gouverneur et Conseil de la dite Province pour la Langue Française. A Londres : Imprimé chez Edmoun Allen, Bolt Court, Fleet Street, MDCCLXXIII. 150 pages in folio"

"1774.—Quebec Commissions. London 1774, folio."

"1775.—An account of the Proceedings of the British and other Protestant inhabitants of the Province of Quebec in North America, in order to obtain a House of Assembly in that Province. London 1775. 294 pages in 8."

"1776.—Additional Papers concerning the Province of Quebec; being an Appendix to the Book, intituled: An Account of the Proceedings of the British and other Protestant inhabitants of the Province of Quebec, etc. London 1776. 510 pages in 8."

"1776.—The Canadian Freeholder; in two Dialogues, between an English man and a French man settled in Canada, shewing the sentiments of the bulk of the Freeholders of Canada concerning the late Quebec Act, with some remarks on the Boston Charter Act; and an attempt to show the great expediency of immediately repealing both those Acts of Parliament, and of making some other useful regulations and concessions to His Majesty's subjects, as a ground for a reconciliation with the United Colonies in America. London Vol. I, 1776; vol. II and III, 1779"

"1809.—Occasional essays, chiefly political and historical. London 1809. 607 pages in 8."

Nous serions bien aise de connaître tout autre document sur le Canada publié par Masères et qui nous aurait échappé dans cette liste.

PHILÉAS GAGNON.

Québec, 1891.

NOS GRAVURES

BÂTIMENTS DE L'EXPOSITION DE CHICAGO

La vue que nous donnons de ces bâties est la même qu'elles présenteront au spectateur les regardant dans la direction du sud. Cette vue porte sur la portion des terrains où les bâties sont le plus compactes et la perspective la moins étendue. On peut ainsi se faire une idée de l'ampleur des proportions dans le plan qui a été imaginé.—J. ST.-E.

LE FEU ROI ET LE NOUVEAU ROI DE WURTEMBERG

Le roi Charles Ier de Wurtemberg est mort le 6 octobre. Il était né le 6 mars 1823, et avait succédé à son père, le roi Guillaume Ier, le 25 juin 1864. Le 13 juillet 1886, il avait épousé la fille du czar Nicolas Ier : Olga-Nicolasovna. Sa mort met en deuil la famille royale d'Angleterre, les familles impériales de Russie et d'Autriche, et la famille Bonaparte.

Le roi Charles ne laissant pas d'enfants, la couronne passe à son cousin, le prince Guillaume, né le 25 février 1858, et jusqu'à ce jour lieutenant-général dans l'armée wurtembourgeoise.

Le nouveau roi de Wurtemberg est veuf en première nocces d'une princesse de Waldeck Pyrmont. Une fille est issue de ce mariage. Il a épousé en secondes nocces une princesse de Schaumbourg-Lippe.

Si le roi n'a pas d'enfants de cette union nouvelle, la couronne passera, à sa mort, à la branche cadette de la famille qui est catholique et très alliée à la famille impériale d'Autriche.

AU TOUAT

Une correspondance privée du Maroc annonçait l'autre jour que la situation était singulièrement troublée dans le Touat.

Suivant les nouvelles apportées par les caravanes, une grande réunion aurait eu lieu, le 8 septembre, à In-Salah. Elle aurait été organisée par des chefs des oasis pour la réception des envoyés mar-

rocaïns, à la suite de la protestation des chefs indépendants.

Le nommé Ben Memmer-Sya, désigné comme le chef du parti français, a été pris à partie. On lui a reproché d'avoir reçu des cadeaux du général commandant à Oran et d'avoir, sans mandat réel, appelé les Français pour se faire caill. Il a été obligé de quitter la réunion et a été assassiné par des fanatiques qui ont tué aussi une trentaine d'indigènes.

Un autre Arabe, Boubs-Mackrsan, qui avait quitté la réunion avec Sya, s'est sauvé et a gagné Mouydir. On croit qu'il s'est dirigé sur Alger dans l'intention de placer son oasis sous la protection de la France. Les indigènes gardent les routes d'Alger, afin d'empêcher le passage des amis de la France qui feraient parvenir des renseignements sur la situation.

Mais tous les renseignements parvenus à la légation de France disent que les oasis du Touat ne veulent pas suivre le mouvement provoqué à In-Salah et sont décidés à repousser les prétentions des Marocains.

Ces nouvelles ont causé à Paris, dans le monde politique et dans le monde commercial, une assez vive émotion. D'une part, l'on s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans ces troubles l'influence de rancions rivales, et, d'autre part, l'on semblait craindre que l'agitation, née dans le Touat, ne s'étendit jusqu'aux tribus algériennes du Sud.

Le gouvernement prépare une expédition.

QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Faute d'espace, nous renvoyons l'explication de cette gravure à la semaine prochaine.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'OCTOBRE, a eu lieu samedi, le 7 Novembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	39,130....	\$50.00
2e prix	No.	29,978....	25.00
3e prix	No.	29,927....	15.00
4e prix	No.	47,868....	10.00
5e prix	No.	4,421....	5.00
6e prix	No.	9,845....	4.00
7e prix	No.	35,186....	3.00
8e prix	No.	514....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

698	10,158	16,562	23,881	31,129	40,655
3,385	10,490	17,240	24,754	31,284	41,279
4,238	10,765	17,325	24,766	32,090	41,377
5,247	10,847	17,809	25,533	32,941	41,430
5,346	10,936	20,317	25,690	33,941	42,292
5,767	10,965	20,374	25,841	34,251	42,843
6,170	11,118	20,803	26,186	35,383	43,340
6,298	11,303	21,190	27,753	35,791	44,614
6,728	12,480	21,253	28,130	35,904	45,453
6,932	14,989	21,342	28,458	36,107	45,538
7,085	15,242	21,657	28,609	36,569	48,460
7,805	15,854	22,864	28,733	37,539	48,830
8,139	15,972	23,204	29,111	39,449	49,090
8,890	16,249	23,778	30,899	40,068	49,487
		16,327	23,823		

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRE, datés du mois d'OCTOBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

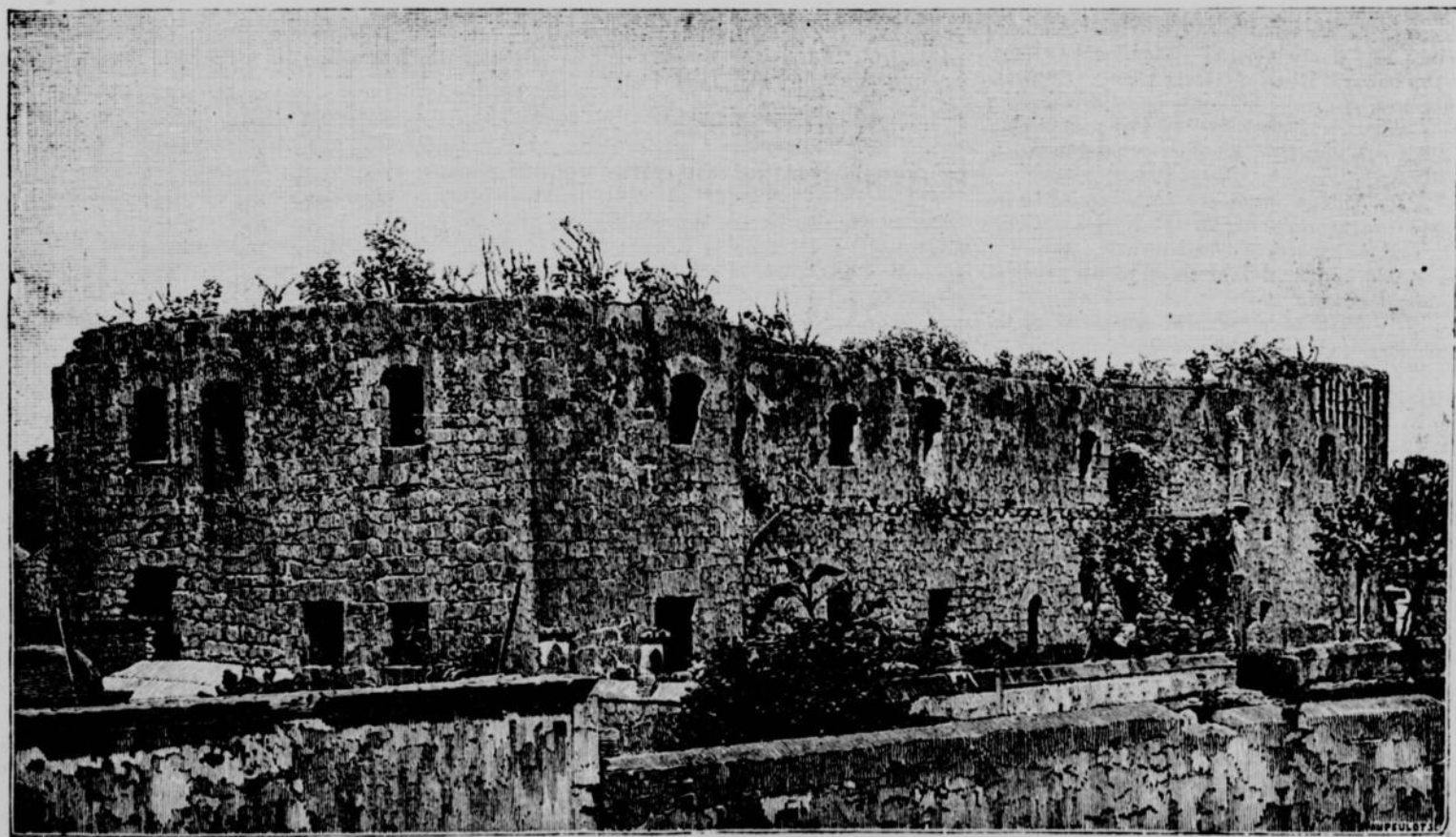
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec



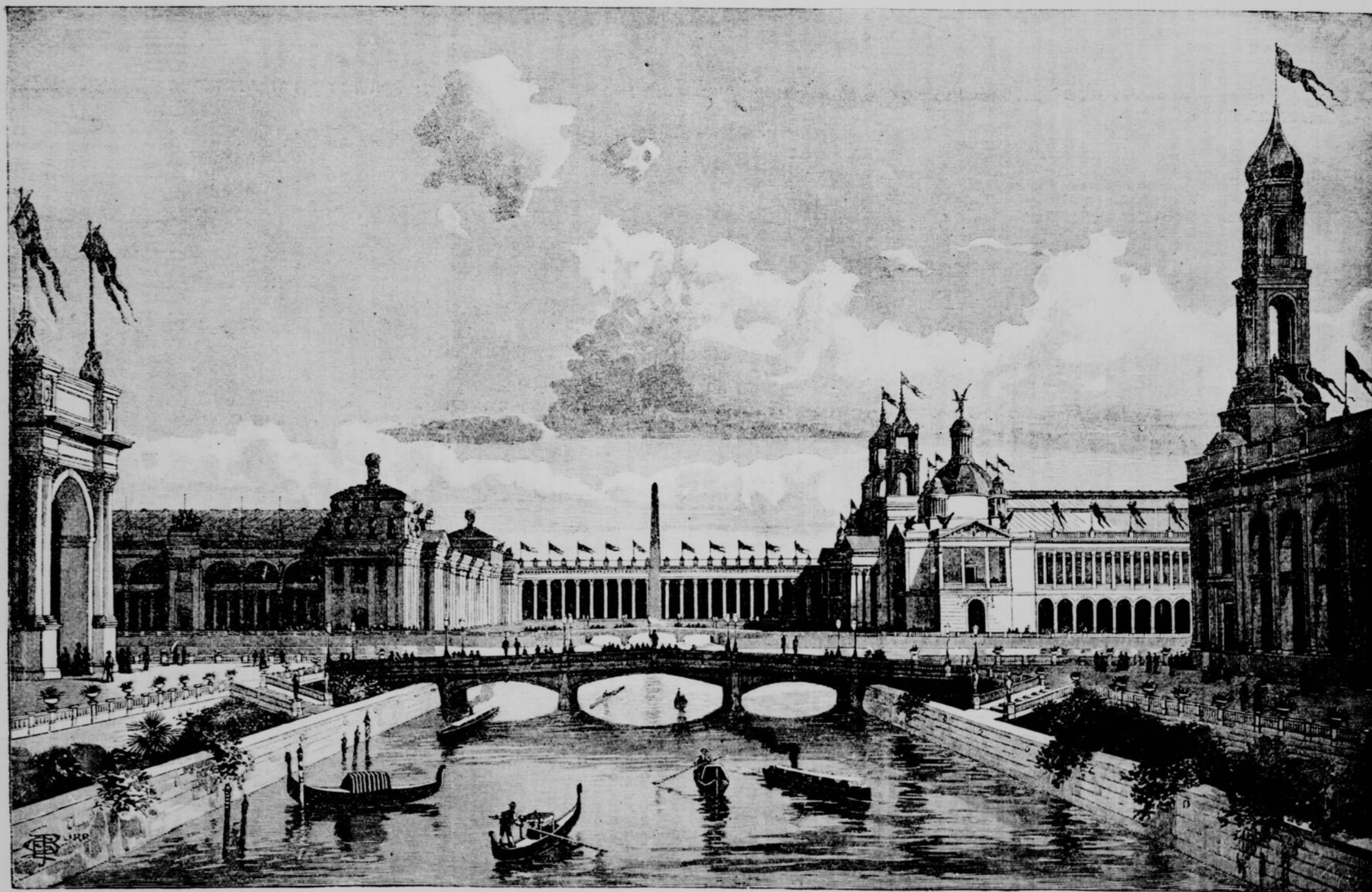
CHARLES IER, ROI DE WURTEMBERG DÉCÉDÉ



GUILLAUME II, SUCCESEUR DE CHARLES IER AU TRONE DE WURTEMBERG



LE 4ME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — LA MAISON DITE DE L'AMIRAL, A SANTO DOMINGO, CONSTRUITE PAR DIEGO COLOMB



Manufactures et arts décoratifs

Palais de l'agriculture

Colonnade rattachant le palais de l'agriculture à la salle des machines
Lagune et Pont

Salle des machines

Palais de l'électricité

LES TERRAINS ET LES BATISSES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE CHICAGO.—VUE DE PERSPECTIVE.—DESSIN DE G. E. BURR

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

—Excusez-moi, Marguerite. Je ne veux pas vous offenser, ni dire quoi que ce soit contre vos parents. Comme tous les autres, ils croient faire votre bonheur et nous devons leur savoir gré de leurs bonnes intentions. Quant à Henri, je le considère comme un excellent garçon et si je devais vous perdre, je n'en connais pas de plus digne de vous posséder que lui, je vous l'avoue sans arrière-pensée. Qu'en dites-vous ?

—Je dis que cela est noble et généreux de votre part. Je vous avouerai que moi-même j'éprouve pour Henri une bonne amitié, mais de ce sentiment à celui de l'amour il y a une grande différence. Je n'aime que vous ; je ne puis aimer que vous.

Puis ils se mirent à se remémorer, à repasser ensemble les heures délicieuses où ils s'étaient connus pour la première fois, où leurs cœurs s'étaient donnés l'un à l'autre, par un mouvement instinctif, sans calcul. Ils se retraçèrent toute la longue suite de leurs amours cachées, vivant ainsi à la fois du passé et du présent. Tous deux se complaisaient dans ce retour vers le passé où ils semblaient revivre.

Toutes les difficultés n'existaient plus à leurs yeux ; ils ne se rappelaient que les instants de joie et de bonheur. Tels au retour au foyer paternel, les explorateurs oublient les dangers et les fatigues pour ne se rappeler que des plaisirs du voyage. Sur l'océan des souvenirs, il ne surnage après la tempête qu'une écume blanche qui sourit au soleil.

Ramené au présent, et envisageant le futur, Alfred ne put s'empêcher de frémir.

—Marguerite, dit-il, aurez-vous assez de force pour résister à vos parents et pour m'aimer toujours, comme je vous aime ?

Une lueur s'alluma dans les yeux de la jeune fille, comme si elle eût voulu y faire passer toute l'ardeur de son âme, et sa main serra fortement celle d'Alfred.

Ce fut comme une décharge électrique au cœur d'Alfred.

Il se leva soudain, et jetant ses deux bras autour du cou de la jeune fille, il lui donna un long baiser où tout son amour semblait vouloir s'exhaler.

Au même instant, Hélène fit un mouvement sur sa chaise et releva la tête. Elle ouvrit les yeux :

—Excusez-moi, monsieur et mademoiselle ; je n'ai pu résister au sommeil. Mon père et ma mère ne sont donc pas encore venus ?

—Non, dit Alfred ; vous ne pouvez pas les attendre maintenant.

—Quelle heure est-il donc ?

—Il est environ sept heures. Voyez.

En effet, un jour terne commençait à filtrer à travers les vitres des fenêtres. Des lueurs rougeâtres montaient à l'Orient, comme les pâles reflets d'un incendie lointain. De tous les côtés ce n'était qu'une immense nappe blanche sous laquelle disparaissaient les barrières des champs. Le tronc des arbres était enseveli et leurs branches semblaient sortir de terre comme autant d'arbustes ou comme un taillis. L'ouragan était passé.

—Que de neige ! s'écria Alfred. Pourtant il faut sortir d'ici. Nos parents doivent être bien inquiets et puis il faut rassurer ces enfants.

—Oui, allez, dit Marguerite.

Quelques instants après, le jeune homme se mettait en route.

Tout à coup, au détour d'un bouquet de bois,

Alfred se trouva en présence de cinq ou six traîneaux. Une exclamation jaillit de toutes les bouches :

—Où est Mlle Marguerite ?

—Elle est en sûreté. Vous la trouverez dans la première maison que vous rencontrerez sur la droite.

En quelques mots, Alfred mit ses auditeurs au courant des événements et apprit d'eux que tous leurs camarades du soir précédent avaient pu regagner leurs maisons.

—Qu'un de nous, ajouta-t-il, retourne au plus vite en ville pour rassurer nos parents et nos amis, et en même temps s'informer si le marin Smithson et sa femme sont restés en ville. Je crains que réellement ils ne se soient mis en route et qu'ils n'aient été arrêtés par la tempête. En tous cas, messieurs, je vous prie de faire avec moi quelques recherches.

—Certainement, dirent quelques voix, nous sommes tous à votre disposition.

—Bien, prenons différentes directions, et quoi qu'il arrive, nous nous donnons rendez-vous dans une heure à la maison dont vous pouvez apercevoir là-bas la cheminée à travers les arbres.

—C'est compris, firent-ils, et tous se séparèrent. Alfred avait à peine fait cent mètres qu'il aperçut la tête d'un cheval.

Nul doute, c'était là ce qu'il cherchait, et il activa le pas de sa monture.

Le cheval était attaché par les rênes à une forte branche. Celle-ci était courbée. Il était évident que l'animal avait fait des efforts pour se détacher. En se remuant, en se retournant autour de son point d'attache pour se délivrer ou se débarrasser de la neige, il avait creusé autour de lui une fosse où il disparaissait presque tout entier. Sa tête seule se relevait de temps en temps d'un air mélancolique ; un brouillard de vapeur se dégageait de ses naseaux, autour desquels pendaient de longs filets de glace, et il secouait ses membres engourdis. Le traîneau disparaissait sous un amoncellement de neige ; on n'apercevait guère que l'avant.

—Est-il possible que cet homme et cette femme soient ensevelis sous cette neige ?

Et il se mit à fouiller avec une ardeur fébrile. Rien, rien. Où étaient-ils ? Puisque le cheval était là, ils ne devaient pas être loin.

Il fit le tour du bosquet de pins. Une idée lui vint qu'ils avaient dû chercher à s'abriter dans le massif.

En effet, en entr'ouvrant la feuillée et en se penchant, il aperçut deux têtes relevées contre un tronc de pin. Une branche les couvrait de son feuillage d'un vert sombre comme un éventail déplié. Le reste des corps disparaissait sous la neige. On eût dit deux cadavres ensevelis dans les plis d'un suaire blanc.

Alfred recula épouvanté. Puis, s'armant de tout son courage, il écarta la neige. Déjà les poitrines étaient à découvert. L'homme et la femme ne bougeaient pas.

—Seraient-ils morts, pensait Alfred.

Il saisit le bras de l'homme. Il était raide. Il ne le remua pas davantage comme s'il eût craint de le briser en voulant le plier. La main était toute décolorée, avec une teinte livide comme si tout le sang s'en était enfui.

—Mon Dieu, mon Dieu, soupirait le pauvre garçon, que faire ?

Il se rappela heureusement qu'il avait apporté un cordial et il courut le chercher à son traîneau. Il entr'ouvrit les lèvres pâles de l'homme et de la femme et y fit couler quelques gouttes de liqueur. Il attendit avec impatience. Une demi-minute s'écoula. Enfin, l'homme eut une contraction du visage et son regard parut s'animer. Puis vint le tour de la femme.

Alfred eut un soupir de satisfaction.

—Dieu soit loué, dit-il ; ils respirent encore.

Il se mit à crier, et sa voix résonna fortement dans la solitude silencieuse de la campagne.

Un de ses compagnons, qui l'entendit, arriva bientôt de toute la vitesse de son cheval.

Ils transportèrent l'homme dans un traîneau et la femme dans l'autre.

—Maintenant, où allons-nous ? demanda Alfred à son compagnon.

—Dans l'état où sont nos malades, le mieux, je crois, est de les transporter à l'hôpital de la ville où ils trouveront immédiatement les soins qui leur sont nécessaires.

—C'est ce à quoi je pensais moi-même.

Les deux traîneaux s'élancèrent dans la direction de la ville.

A quelque distance de là, ils rencontrèrent un homme en traîneau.

En deux mots ils le mirent au courant de ce qui venait de se passer et le prièrent d'aller l'annoncer à leurs amis, mais surtout de ne pas faire connaître la vérité aux enfants. Il devait toujours être assez tôt pour la leur apprendre, et il était à espérer que d'ici là leurs parents seraient hors de danger.

L'homme s'éloigna en promettant de bien s'acquitter de sa mission.

IX

RÉVÉLATIONS SOUDAINES

Henri, Annie et tous leurs compagnons, après la débâcle et malgré la tempête, s'étaient trouvés réunis chez Henri.

Deux seulement manquaient à l'appel : Alfred et Marguerite.

Tout d'abord on crut qu'ils s'étaient rendus soit chez l'un soit chez l'autre. On y alla, mais sans aucun résultat.

Comme l'heure s'avancait les parents commencèrent à s'inquiéter. Ils envoyèrent des émissaires, mais tous revinrent avec beaucoup de difficultés, chassés par la tempête, comme ils étaient partis. De part et d'autre les parents passèrent la nuit sans dormir, ne sachant trop que penser de cette disparition simultanée d'Alfred et de Marguerite. Était-ce un pur hasard, était-ce une échappée combinée d'avance ?

Tout en se perdant en conjectures, ils espéraient bien que les retardataires avaient pu trouver un asile pour la nuit.

Il était près de deux heures. Il ne restait plus dans le salon que Henri et Annie. Las d'attendre, les derniers couples venaient de se retirer.

Henri avait à peine fermé la porte du salon qu'il se mit à arpenter le parquet, comme un homme préoccupé d'une idée. Enfin il s'arrêta devant Annie, qui elle-même était fort soucieuse.

Elle songeait, en effet.

Elle ne se demandait pas si l'échappée d'Alfred et de Marguerite était préméditée ou non. Peu lui importait cela. Elle ne voyait que le résultat. Ils étaient l'un à côté de l'autre, ils s'aimaient, elle le savait, et maintenant ils pouvaient se le dire sans crainte. A cette pensée, son cœur bondissait et tout son amour méconnu débordait en un flot d'amertume, comme un torrent qui rompt ses digues et qui se couvre d'écume. Un sourire de dédain lui venait de lui-même aux lèvres au souvenir de ce rôle d'hypocrisie et de complicité qu'elle avait accepté par amour. Elle s'était flattée, dans son orgueil, de pouvoir vaincre tous les obstacles à force de patience, en laissant le temps achever son œuvre. Tout cet édifice laborieusement élevé s'était effondré sur sa tête, et il avait enseveli sous ses débris le jeune homme qui était à présent devant elle. Non seulement elle s'était trompée, mais elle l'avait trompé, lui aussi. De quel droit ? Ainsi, à ses propres déceptions s'ajoutait le remords d'avoir trompé Henri.

Aussi, quand il lui demanda :

—Que pensez-vous de cela, Annie ?

Elle répondit sans hésiter :

—Je pense, non, je ne pense pas, je suis sûre qu'ils s'aiment.

—Que dites-vous, Annie ?

—Je dis ce que je sais.

—Racontez-moi cela, dit le jeune homme, en se laissant tomber dans un fauteuil.

Annie raconta tout. Elle avait surpris leurs regards, tout leur manège...

Louis Tessier

A suivre



Quirino prit sur la table les deux boucles d'oreilles. — Page 461. col. 3

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 14 NOVEMBRE 1891

CARMEN

PREMIERE PARTIE

(Suite)

—Jamais.

—En es-tu bien sûre, ma bonne petite sœur ?

—Oh ! parfaitement sûre.

—Eh ! mon Dieu, c'est qu'alors l'occasion m'aura manqué. Mais crois bien....

La jeune fille interrompit de nouveau le bandit.

—Je crois à ton ingratitude ! dit-elle, j'y crois fermement ; aussi n'est-ce point pour essayer un appel à ta reconnaissance que j'évoque le passé, mais bien pour te faire comprendre quel intérêt immense et direct tu trouverais à seconder mes projets.... Après ta pénétration avortée, le séjour de l'Espagne devenait par trop malsain pour toi, puisque tu restais sous le coup d'une condamnation à mort.... Nous passâmes donc en France, et, tandis que je chantais et que je dansais sur la place publique afin de gagner quelques sous, tu faisais la contrebande dans les Pyrénées....

—Le métier de contrebandier est honorable et dangereux, ma sœur, et je n'en dois point rougir ! s'écria fièrement Moralès.

—D'accord ; mais ce qui est moins honorable, j'imagine, c'est d'aller vendre aux commis de la gabelle ses associés et ses complices, et de se faire payer à beaux deniers comptants une trahison infâme qui les envoyait tout droit aux galères !.... As-tu fait cela, mon frère ?

—Ma conscience ne me permettait point de causer un plus long préjudice au généreux monarque qui m'accordait l'hospitalité de son royaume.... En dénonçant les contrebandiers, j'ai agi en honnête homme....

Carmen écrasa Moralès d'un regard de mépris.

—Le résultat de tes scrupules de conscience, reprit-elle en appuyant sur les mots que nous venons de souligner, nous contraignit à fuir la France comme déjà nous nous étions sauvés de l'Espagne. Les parents et les amis de ceux que tu avais trahis voulaient se venger en te tuant ; et, certes, jamais vengeance n'aurait été plus légitime !

—Merci, ma sœur ! dit Moralès en s'inclinant avec ironie.

—Eh ! tu sais bien que j'ai raison !.... La frayeur s'empara de toi, car tu es lâche comme presque tous les coquins.... Nous prîmes passage sur le premier navire qui s'offrit à nous dans le premier port où nous conduisit notre marche aventureuse.... Ce navire nous emmena à la Havane.... Nous y sommes depuis six ou huit mois, et nous y vivons fort mal....

—Mais non.... mais non.... murmura le gitano ; je trouve, au contraire, que notre existence est assez douce et facile....

—Ah ! tu trouves cela !

—Ma foi, oui.... je te l'avoue tout franchement.

—Eh bien ! moi, je suis d'un avis contraire.

—Que nous manque-t-il donc ?

Carmen promena sur les objets misérables qui l'entouraient un regard dédaigneux.

—Ce qui nous manque ? répéta-t-elle. Mais à quoi bon répondre à cette question insensée ? Enfin, je suis fatiguée de cette vie au jour le jour ! Mon métier de baladine m'inspire un insurmontable dégoût ! je veux plus, en allant chanter et danser dans toutes sortes de maisons mal famées, m'exposer à subir les insultes du premier bandit qui voudra m'acheter des baisers !.... Tu m'entends bien, Moralès, je ne veux plus !

—Rien ne t'empêche d'envoyer à tous les diables le tambour de basque et la mandoline, et d'expulser Quirino.... Quirino te fera vivre....

—Moi, devenir la femme de ce demi-sauvage ! de ce braconnier qui m'emmènerait avec lui dans une hutte au milieu des bois ! jamais !

—Tu ne parlais pas ainsi, il y a quelque temps.

—C'est possible.

—Je t'ai vue très éprise de celui que tu dédaignes aujourd'hui....

—Tu te trompes.... J'ai cru l'aimer, c'est vrai, parce qu'il est jeune et parce qu'il est beau.... parce qu'il m'a dit qu'il m'aimait, et parce que,

pour la première fois de ma vie, en le regardant j'ai senti battre mon cœur.... Mais tout cela n'était qu'illusion, et je vois bien aujourd'hui que je n'aimais pas Quirino....

—Et comment donc se fait-il que tu sois devenue subitement si clairvoyante ?

—Mes idées se sont modifiées.... mes ambitions se sont élargies....

—Vas-tu me répéter ce que tu me disais l'autre nuit ?

—Que te disais-je ?

—Des rêves.... des folies.... Tu voulais être riche et grande dame....

—Je le veux encore.

—Malheureusement, vouloir et pouvoir....

—Vouloir et pouvoir ne sont qu'un, lorsque l'on sait vouloir avec énergie ! interrompit Carmen. Je vais te le prouver, mon frère ; et j'ajouterai que si je déploie cette énergie irrésistible qui triomphe de tous les obstacles, c'est dans ton intérêt, plus encore peut-être que dans le mien....

—Ah bah ! fit le gitano.

Carmen appela sur ses lèvres le plus séduisant, le plus irrésistible de tous ses sourires.

—Ecoute, dit-elle, mon bon Moralès. Tout à l'heure je t'ai parlé sévèrement, mais, au fond, personne plus que moi ne te rend justice....

—Eh bien ! foi d'honnête garçon, je ne m'en serais pas douté !

—Tu as des défauts, sans doute....

—Qui n'en a pas ? murmura Moralès avec onction. L'homme n'est point parfait !....

—Mais, continua Carmen, tu as aussi des talents....

—J'en ai même plusieurs.... D'abord, je suis bon musicien, ma voix est souple et flexible, je pince de la guitare assez joliment. J'ai la jambe souple et la main lesté ; je tire l'épée comme un prévôt de régiment. Au besoin, je fais quelques vers.... Enfin, je possède beaucoup de cordes à mon arc....

—C'est incontestable ; mais tu passes sous silence d'autres mérites, d'un ordre bien plus élevé....

—Lesquels ? Ma modestie est si grande, que je ne saurais deviner....

—Je veux parler de ton merveilleux esprit d'intrigue, qui, s'il avait pu s'exercer sur un théâtre digne de lui, t'aurait certainement conduit à tout....

Si Moralès, au moment où il avalait à longues gorgées le délicieux et enivrant poison des flatte-ries de sa sœur, si Moralès, disons-nous, avait eu

sur la lèvre les glorieuses moustaches de feu le colonel mexicain, nul doute qu'il n'eût fait le geste de friser cet appentis.

— Oui... oui... murmura-t-il, ce que tu viens de dire, je l'ai pensé bien souvent... Mon esprit d'intrigue m'eût conduit à tout... à tout absolument. Par malheur le théâtre m'a manqué !... La lumière est restée sous le boisseau...

— Le mal peut se réparer.

— Comment ?

— Crois-tu, par exemple, que, dans le cas, où, au lieu d'être à la Havane ce que tu es, c'est-à-dire un pauvre diable de gitano sans feu ni lieu, obligé de cacher sous un bandeau la moitié de ton visage, de peur d'être reconnu et signalé par quelque Espagnol fraîchement débarqué qui t'aurait vu de trop près jadis, tu te trouvais en France, à Paris, métamorphosé subitement en homme de qualité, en hidalgo de vieille race, et t'appelant, ainsi que c'est ton droit, don Guzman Morales y Tulipano, crois-tu, mon frère, que tu ne trouverais pas bien vite à réparer le temps perdu, surtout si ta proche alliance avec quelques familles haut placées empêchait les regards curieux de se tourner indiscrettement vers ton passé ?

— C'est incontestable... mais, le moyen ?...

— Il est bien simple. Mon mariage avec un gentilhomme français réaliserait tous ces beaux rêves !

— Ah ! s'écria Morales en frappant sur la table, on ne dira plus, j'espère, que les femmes n'ont pas de suite dans les idées ! tu as pris le plus long, mais enfin te voici revenue à ton point de départ, et tu vas me remettre sur le tapis le chevalier Tancrede de Najac, officier de marine de S. M. le roi Louis XV !

— Sans doute.

— Eh bien ! ma chère sœur, épouse ce chevalier ! Est-ce que je songe à t'en empêcher ?...

— Je ne puis arriver à mes fins, si tu ne me viens en aide...

— Alors, voyons, finissons-en tout de suite... Dis-moi ce que tu prétends que je fasse, et, si ce n'est pas absolument impossible, je le ferai... quand ce ne serait que pour n'en plus entendre parler...

— D'abord, mon frère, il faut mettre à ma disposition un millier de piastres...

— J'ai mal entendu ! balbutia Morales stupéfait. Tu dis ?...

— Je dis : un millier de piastres.

Le gitano fit un bond.

— Tu deviens folle, ma pauvre Carmen ! s'écria-t-il ensuite. Mille piastres ! caramba ! mais malheureuse, où veux-tu que je les prenne ? Jamais le quart de cette somme ne s'est trouvé à ma disposition.

— Pas de mensonges maladroits ! Tu caches dans un trou, sous le pied de ton lit, une somme qui représente plus de quarante mille livres de France...

Morales devint livide.

Ses deux mains se crispèrent sur son crâne, et, vraisemblablement, si ce crâne n'eût été parfaitement chauve, elles auraient arraché des poignées de cheveux.

— Hélas ! hélas ! murmura le gitano d'une voix éteinte, je suis perdu, ruiné, pillé, dévalisé !... hélas !... hélas !... il ne me reste plus qu'à m'aller précipiter à la mer, du haut de la jetée, avec une pierre au cou...

Carmen ne put s'empêcher de sourire de cette terreur inouïe et de ce grotesque désespoir.

— Rassure-toi, dit-elle ensuite, tu n'es ni ruiné, ni dévalisé... Je ne toucherais ni à un maravé, ni à un réal de ton trésor !... J'éprouve peu de sympathie pour l'argent volé... Si je te demande mille piastres, c'est parce que je calcule que j'ai dû gagner au moins cette somme depuis que nous sommes à la Havane, et que tu fais main basse sur la totalité de nos recettes quotidiennes... Et, d'ailleurs, j'ai la certitude de te la rembourser au décuple...

— Au décuple ? répéta Morales, à qui ces derniers mots firent relever la tête, qu'il baissait lamentablement sur sa poitrine.

— Oui.

— Songes-tu bien que cela ferait dix mille piastres ?

— Parfaitement ; en d'autres termes, cinquante mille livres de France.

— Mais, ma sœur, pour me donner cinquante milles livres, il faudrait que tu fasses riche...

— Je le serai... Je suis sûre de l'être, et de l'être avant peu...

— Eh bien !... raconte-moi ton plan, et nous verrons après...

— Ecoute moi donc...

Nous ne mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs la suite de l'entretien de Carmen et de son frère. Ils ne tarderont point à connaître par ses résultats le plan tout à la fois simple et très habile dont elle expliqua les moindres détails au gitano.

Qu'il leur suffise de savoir qu'à mesure que parlait la baladine, le visage de Morales perdait peu à peu son expression de défiance et d'incrédulité pour devenir rayonnant, et que le plus complet enthousiasme finit par resplendir sur ses lignes anguleuses.

— Eh bien ! demanda Carmen lorsqu'elle eut achevé, qu'en distu ?... Regardes-tu toujours mes ambitions comme des extravagances et mes espérances comme de vaines et folles rêveries ?

Morales, au lieu de répondre, remplit le gobelet placé devant lui.

Il l'approcha de ses lèvres, et, comme au commencement de l'entretien, il salua sa sœur en disant :

— A la santé de la femme du chevalier de Najac !

Mais, cette fois, toute nuance d'ironie avait disparu de son accent. Ensuite il replaça sur la table son gobelet vide, et il ajouta :

— Il n'y a pas un moment à perdre ! Ce soir même il faut commencer !...

— C'est mon avis, répliqua la jeune fille.

XV

QUIRINO

Carmen venait à peine de prononcer ces derniers mots, que le frère et la sœur tressaillirent. Un coup sec et presque impérieux venait d'être frappé contre la porte de la maison. Morales, en rentrant, avait poussé le verrou intérieur de cette porte.

— Caramba ! murmura le gitano, qui peut venir nous déranger si mal à propos ?

— N'ouvre pas... dit Carmen à voix basse.

Un second coup, plus impérieux et plus accentué que le premier, retentit. En même temps, on entendit l'aboïement d'un chien.

— C'est Quirino ! fit Morales, je reconnais la voix de son épagneul...

— Raison de plus pour ne pas ouvrir.

— Impossible ! Quirino sait qu'il y a quelqu'un dans la maison, puisque la porte est fermée... S'il a mis dans sa tête de te voir, ce qui est probable, ou si sa jalousie lui fait croire que tu n'es pas seule, il enfoncera la porte plutôt que de ne pas entrer...

Morales avait quitté son siège et tiré le verrou.

— Eh c'est le señor Quirino ! s'écria-t-il d'un ton joyeux et en s'efforçant de donner à son visage une expression de vive allégresse. Soyez le bienvenu, señor Quirino !... Si nous avions pu soupçonner que c'était vous qui frappiez ainsi, je puis vous jurer que nous ne vous aurions pas fait attendre une minute ! Entrez vite... Carmen est là... Comme elle sera contente de vous voir !... Elle me parlait de vous il n'y a qu'un instant.

Quirino, au lieu de répondre aux chaleureuses avances de Morales, promena dans l'intérieur de la maison un regard chargé de défiance, tandis que son chien, un magnifique épagneul de la plus grande taille, courait à la jeune fille et sollicitait une caresse sans pouvoir l'obtenir.

Les yeux inquisiteurs du nouveau venu n'ayant rien rencontré de suspect, son visage se rasséréna ; le pli creusé entre ses sourcils s'effaça ; des étincelles magnétiques jaillirent de ses prunelles fauves, qui se fixèrent sur Camen.

Quirino était un jeune homme de vingt quatre à vingt cinq ans, de taille moyenne et de proportions admirables. Lorsque aucune passion violente ne venait agiter son âme (comme un brusque coup de vent bouleverse les abîmes de la mer), ses traits,

d'une irréprochable régularité, n'exprimaient qu'une rêverie mélancolique. Son teint cuivré, ses cheveux plats, brillants, fins comme de la soie et noirs comme du charbon, ses yeux sombres et profonds qu'entourait un léger cercle de bistre, enfin ses dents blanches comme des perles donnaient à son visage un caractère étrange et presque majestueux.

Pour emprunter une expression au langage du Turf et du Stud-Book on trouvait en Quirino tous les caractères de la *race pur sang*.

Ces symptômes caractéristiques n'avaient rien de menteur.

Ce jeune homme, que Carmen désignait une minute auparavant par ces mots : *un demi-sauvage*, était en effet l'un des descendants de la race primitive des maîtres du sol, dont les débris décimés, pauvres, mais libres et fiers, occupaient au pied des montagnes, dans la plaine de Santiago, le *pueblo* de Cancey.

Quirino, comme tous ceux de sa race, ne voulait s'assujettir à aucun travail régulier. Cependant il fallait vivre. Il s'était fait chasseur ou plutôt braconnier de profession ; il passait sa vie dans les forêts, venant vendre une ou deux fois par semaine à la Havane le gibier qu'il avait tué.

Les résultats de cette chasse étaient habituellement productifs. Quirino gagnait de l'argent, et, comme ses seules dépenses consistaient en achats de plomb, de poudre et de rhum, vraisemblablement il devait cacher dans quelque coin de sa hutte un petit trésor fort arrondi, mais bien loin, cependant, de pouvoir faire concurrence à celui de Morales.

Dans sa vie errante et solitaire, le jeune chasseur avait pris, ou plutôt conservé, les habitudes de ses ancêtres les Indiens et leurs passions ardentes cachées sous une apparence d'impassibilité glaciale.

Il parlait peu, mais parfois son langage métaphorique et figuré atteignait presque la hauteur de la poésie.

Son costume était des plus simples. Sur sa tête un large chapeau mexicain de poil de vigogne, sur ses épaules un vêtement de grosse toile auquel nous ne saurions donner aucun nom, enfin, aux jambes, de longues guêtres de cuir souple montant plus haut que le genou et permettant à celui qui les portait d'affronter sans danger les ronces, les feuilles épineuses des cactus, et les morsures des *cascabels* ou serpents à sonnettes.

Quirino portait sur l'épaule un vieux mousquet espagnol à un seul coup, qui devenait entre ses mains une arme de premier ordre, grâce à la justesse de son oeil de chasseur. De minces lanières de cuir tressé, passées en sautoir, soutenaient une gourde remplie de rhum et une corne de buffle, fermée à l'une de ses extrémités, percée à l'autre, et contenant de la poudre, enfin une sorte de bandoulière plus large supportait une vaste et profonde gibecière.

Le jeune homme s'approcha de la table auprès de laquelle Carmen était assise. Il déposa sur cette table un couple de *chinchalcas* (espèce de perdrix rouges extrêmement rares), et il dit d'une voix douce, vibrante, harmonieuse :

— J'aurais voulu pouvoir apporter mieux que ceci à ma bien-aimée, mais c'est le cœur qui donne et non pas la main.

Carmen fit un léger signe de tête qui, sans être complètement malveillant, n'exprimait pas non plus une bien vive reconnaissance.

Quirino fouilla dans sa gibecière, il en tira une petite boîte faite d'un bois odoriférant et ornée de fleurs en relief sculptées au couteau avec une grande délicatesse. Il plaça cette boîte sur les genoux de la jeune fille.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle avec cette curiosité qui, depuis Eve et le paradis terrestre, s'est transmise comme un héritage de mère en fille jusqu'à nous, et se transmettra pareillement de fille en petite fille jusqu'à la fin du monde.

— Regardez, répondit Quirino.

Carmen ouvrit la boîte.

Elle semblait n'être remplie que du duvet fin et soyeux du cotonnier.

Carmen écarta ce duvet et elle vit deux perles de Ceylan de la plus belle eau et d'une assez grande valeur, montées en boucles d'oreilles avec

la naïve inexpérience qui distinguait à cette époque les bijoutiers de la Havane.

— Très galant, ma foi, pour un sauvage ! pensa Morales. Voilà deux babioles qui valent tout au moins cent piastres... et je m'y connais... J'en ai volé !

Carmen prit les perles et les regarda avec cet intérêt qu'une femme n'a jamais su refuser à un bijou.

— Comment les trouve-t-elle bien-aimée ? demanda le jeune homme.

— Fort charmantes, répondit la baladine d'un ton d'indifférence.

— Elles sont moins pures que les yeux, moins blanches que les dents, moins nacrées que les tempes de ma bien-aimée, qui est la perle du monde ! reprit Quirino. Ce sont des étoiles qu'il faudrait attacher à ses oreilles, mais les étoiles sont à Dieu, et je ne puis escalader le ciel pour les aller cueillir. Je n'ai que ces humbles bijoux, ils sont indignes de celle à qui seraient dus tous les trésors de l'Océan ! Daignerait-elle cependant les accueillir sans dédain, pour l'amour de moi ?

— Mon cher Quirino, répliqua Carmen d'une voix assurée, après un instant de silence, je serais déolée de vous froisser involontairement... de vous blesser en quoi que ce fût... j'accepte de grand cœur le gibier que vous m'avez apporté... mais je ne puis accepter les perles...

— Pourquoi cela ? fit le jeune homme avec un commencement de trouble et d'émotion.

— Un présent de gibier se donne et se reçoit de bonne amitié, répondit la baladine, et Morales et moi nous sommes vos amis... Aussi vous voyez que je fais bon accueil à vos shinchalacas. Mais des bijoux comme ceux-ci... dont la valeur est considérable, à quel titre me les offririez-vous ? à quel titre voudriez-vous me les voir accepter ?

— A quel titre ? balbutia Quirino, j'ai mal entendu... j'ai mal compris sans doute...

— Pas le moins du monde ! j'ai dit : à quel titre ? et je le répète...

— Eh quoi ! n'y a-t-il donc rien entre la fille de l'Espagne et le fils des forêts ?

— Il y a entre nous, mon cher Quirino, ce sentiment dont je vous parlais tout à l'heure, une franche et sincère amitié... mais pas autre chose, que je sache...

Le visage cuivré de l'Indien devint d'une effrayante pâleur et le cercle bistré tracé autour de ses yeux s'agrandit.

Cependant il parvint à se dominer et à refouler au dedans de lui-même le cri de stupeur et d'angoisse qui montait de sa poitrine oppressée à sa gorge haletante.

— Si ma bien-aimée, balbutia-t-il, se joue en ce moment des angoisses de son esclave, c'est un jeu bien cruel... Ne voit-elle pas que ses paroles me font endurer un supplice auprès duquel la mort serait douce ?

— Je vois en effet que vous paraissez souffrir, mais j'ignore absolument la cause de cette souffrance...

— Carmen !!! cria le chasseur avec un éclat de voix dont il ne fut pas le maître d'atténuer la violence.

La jeune fille attacha sur l'Indien un regard impassible.

— Carmen !!! répéta-t-il d'une voix plus basse, mais profondément douloureuse.

— Eh bien ! Quirino ?

— Est-il bien possible que ma bien-aimée me parle ainsi ? A-t-elle déjà tout oublié ?

— De quoi donc avais-je à me souvenir ?

— Si votre cœur se tait, que votre mémoire au moins vous rappelle vos engagements...

— J'interroge vainement ma mémoire, elle ne me rappelle rien... je cherche même à comprendre ce que vous voulez dire et je ne puis en venir à bout...

— Votre mémoire est infidèle, faut-il que je lui vienne en aide ?

— Si cela vous plaît, Quirino, vous le pouvez, mais je vous préviens à l'avance que ce sera sans résultat...

— Ne vous ai-je pas dit que je vous trouvais belle ?

— C'était votre devoir, sinon de le dire, du moins de le penser...

— N'ai-je pas ajouté que je vous aimais ?

— C'était votre droit, sinon de le penser, du moins de le dire...

— Avez-vous refusé d'écouter mes paroles ?

— Auriez-vous, par hasard, rencontré dans vos forêts une créature de mon sexe refusant de se laisser dire qu'elle est belle et qu'on l'aime ?

— Ne m'avez-vous pas répondu que vous m'aimiez aussi ?

— Jamais ! s'écria Carmen avec violence, non, jamais !

— N'avez-vous pas agi, du moins, de façon à me le laisser espérer ?

— Eh ! puis-je deviner toutes les illusions vaniteuses de votre fatuité de sauvage ?

— J'ai cru qu'en échange de mon cœur vous m'aviez donné le vôtre... j'ai cru que vous étiez ma fiancée, j'ai cru que vous seriez ma femme, et qu'à force d'amour je vous rendrais heureuse...

— Eh bien ! mon pauvre Quirino, vous vous étiez trompé, voilà tout... Carmen fut épouvantée par l'expression du visage de l'Indien et par les éclairs sinistres qui brillèrent dans ses yeux.

Elle se hâta d'ajouter :

— Je vous en supplie, Quirino, ne vous irritez point de la franchise de mes paroles... Si je vous parlais autrement que je ne le fais, je serais une fourbe et déloyale créature et vous ne pourriez me conserver votre estime... Puisque vous m'aimez véritablement et je veux le croire, c'est un malheur, et je le déplore, et je souffre en vous voyant souffrir, mais j'ai la conscience de n'avoir en rien encouragé cet amour dont j'ignorais même l'existence...

L'Indien fit un geste brusque pour interrompre Carmen.

La jeune fille ne tint aucun compte de ce geste et continua vivement :

— Oh ! je sais bien ce que vous songez à me répondre... Vous vous dites que je n'ignorais point l'existence d'un amour que vous m'aviez déclaré vous-même. Eh bien ! en cela vous vous trompez. Je suis d'un pays où la galanterie n'a rien de commun avec la passion... En Espagne on parle d'amour, sans cesse, et sans être amoureux. Lorsqu'une fille est jeune et belle ou seulement jolie, on lui dit volontiers qu'on l'aime... Il n'en est rien !... Cet aveu, d'une tendresse absente, n'engage ni celui qui le fait, ni celle qui l'écoute... C'est un échange de politesses accompagnées de gracieux regards et de tendres sourires, et rien de plus... Eh bien ! Quirino, je vous l'affirme, j'ai cru qu'il en était ainsi entre nous, j'ai cru que votre cœur ne se faisait point complice de vos lèvres, j'ai cru enfin que vous ressentiez seulement pour moi cette bonne et franche amitié que j'éprouve pour vous et que je vous offre en échange de la vôtre... Peut-être, cependant, est-il arrivé que par d'innocentes coquetteries qui s'ignoraient elles-mêmes, j'aie fait naître dans votre esprit des illusions décevantes, je vous ai donné un espoir qui ne doit point se réaliser... S'il en était ainsi, je vous prie de me le pardonner, Quirino... Je ne serai pas votre compagne, mais je puis être votre sœur... Oubliez vos rêves, mon ami. Contentez-vous d'une large part de mon affection sincère... Tenez, je vous tends la main en gage de fraternelle tendresse... Refuserez-vous de la prendre ?

— Oui, répondit brusquement l'Indien.

— Pourquoi ? voulez-vous donc être mon ennemi ?

Pendant quelques secondes l'Indien hésita avant de répondre. Les symptômes irrécusables d'une violente agitation intérieure, d'une véritable tempête, se peignaient sur son visage qui devenait menaçant et presque farouche.

La baladine ressentait une instinctive inquiétude.

Morales s'était prudemment réfugié tout au fond de la seconde pièce dont il venait d'ouvrir la fenêtre afin de se ménager une issue pour la fuite, dans le cas où Quirino voudrait le rendre responsable de l'inconstance de Carmen.

Enfin les éclairs qui jaillissaient des yeux du jeune chasseur s'éteignirent, ses traits reprirent leur expression accoutumée, et il dit de sa voix douce et mélodieuse, quoique très émue :

— Ainsi, c'est bien vrai, vous ne saviez pas que je vous aimais ?

— Je vous jure que je l'ignorais ! s'écria Carmen.

— Mais maintenant vous ne l'ignorez plus. Rien ne doit donc vous empêcher de me donner votre cœur, puisque je vous ai donné le mien.

La jeune fille secoua doucement la tête.

— Oh ! ne répondez pas tout de suite, poursuivait Quirino, laissez-moi vous dire d'abord ce qu'il faut que vous sachiez. Peut-être redouterez-vous de devenir ma compagne parce que vous craignez le travail et la misère avec moi. Si cela est, vous vous trompez, Carmen. Ma demeure est pauvre sans doute, mais moins pauvre que celle-ci. Dans cette demeure vous serez reine. S'il vous faut une femme pour vous servir, eh bien, je vous achèterai une esclave. Je suis plus riche que vous ne le croyez. Et me donnant le coup d'œil de l'aigle, Dieu m'a donné un véritable trésor. Le produit de ma chasse représente toute une fortune. Je possède déjà mille piastres, ces mille piastres sont à vous. Avec elles vous pourrez avoir ces parures qui plaisent aux femmes, et, quand cet argent sera dépensé, je vous jure que vous en aurez d'autre et que rien ne vous manquera jamais. Carmen, avec moi vous serez heureuse, je le sais, j'en suis sûr. Carmen, ne prononcez pas l'arrêt de mort de votre bonheur et du mien, consentez à être ma femme.

Ces dernières paroles furent prononcées avec une émotion profonde et touchante.

— Mon ami, répondit Carmen, pour être votre femme et pour vous rendre heureux il faudrait vous aimer d'amour, et je ne vous aime pas ainsi.

— Qui vous dit que vous ne m'aimerez pas un jour ?

— A quoi bon vous laisser des illusions qui prolongeraient vos souffrances ? Hélas ! mon pauvre Quirino, je sens bien que je ne vous aimerai jamais que comme une sœur aime son frère.

— Ainsi, murmura l'Indien, d'une voix basse qui sifflait entre ses dents serrées, ainsi vous rejetez ma demande ?

— Pour votre bonheur, il le faut.

— Ainsi, poursuivait-il lentement en attachant ses yeux sur les yeux de Carmen, par vos innocentes coquetteries, puisque vous nommez ainsi vos doux regards et vos enivrants sourires, vous avez allumé dans mon cœur un incendie qui me dévore ! vous avez fait couler dans mes veines des torrents de lave ardente au lieu de sang ! et vous venez me dire aujourd'hui que vous ne m'aimez pas et que vous ne m'aimerez jamais ! Je ne suis pas de votre pays, moi, Carmen, de ce pays où la galanterie n'a rien de commun avec la passion ! Je ne suis pas un Espagnol, je suis presque un sauvage, mais les lèvres de ce sauvage n'ont jamais menti et ses oreilles ne sont point habituées à distinguer le mensonge de la vérité. J'ai cru que vous m'aimiez parce que vous m'avez donné le droit de le croire ! Je vous ai fait un autel de mon cœur, et ma vie est si bien à vous, que je ne saurais plus la reprendre. Ecoutez-moi donc, Carmen, et croyez-moi, car ce que je vais vous dire s'accomplira, je le jure ! J'ignore si vous m'appartenez, le jour, mais ce que je sais bien, c'est que vous ne serez point à un autre ! Ce cœur qui s'est promis à moi ne battra jamais sur le cœur d'un rival ! Si vous ne voulez pas m'aimer, du moins vous m'aimerez personne ! Carmen, je vous défends l'amour ! Je veillerai sur vous, je veillerai sans cesse ! Partout où vous serez, je serai ! Vous ne me verrez pas, je vous verrai, moi ! L'Indien a la ruse du serpent ! il peut en avoir aussi les dards empoisonnés ! Prenez garde, Carmen, le jour où votre main toucherait la main d'un homme, je vous briserais, cet homme et vous, comme je brise ces perles que j'étais si heureux de vous offrir et que vous avez dédaignées !

Quirino, en prononçant avec un calme effrayant les paroles que nous venons de reproduire, prit sur la table, dans leur enveloppe cotonneuse, les deux boucles d'oreilles, il les jeta sur le sol durci qui servait de plancher à la misérable habitation, et il les écrasa sous son talon ferré.

— Au revoir, Carmen ! murmura-t-il ensuite.

A suivre

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

A NOS LECTRICES

Nous attirons spécialement votre attention sur la beauté de notre assortiment, qui surpasse de beaucoup, les années précédentes : tels que chapeaux importés, oiseaux, aigrettes, chiffons, etc.

Une visite est sollicitée.

MME H. POITRAS,

1989, rue Notre Dame.

LE VIN A LA CREOSOTE DE METRE

du Dr Ed Morin est le remède qui a probablement guéri plus de maladies des organes de la respiration et calmé plus de douleurs qu'aucune autre médecine. Ce remède jouit actuellement d'une telle popularité que les médecins les plus jaloux de leur réputation le prescrivent à leurs malades comme remède simple qu'ils préfèrent à leurs propres prescriptions : de plus, bon nombre de médecins n'emploient jamais d'autre pour les bronchites, toux et même la consommation. Essayez-le.

La Banque Jacques-Cartier DIVIDENDE NO 52

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demie (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après le deux décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.

A. L. DE MARTIGNY,

Directeur-gérant.

Montréal, 29 octobre 1891.

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un DIVIDENDE de TROIS pour CENT (3 0/100), payable le premier jour de DECEMBRE PROCHAIN, a été déclaré pour le semestre courant ; sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport, seront en conséquence fermés du 20 au 30 novembre inclusivement.

U. GARAND,

Montréal, 20 Octobre 1891. Caissier.

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE



TIRAGES EN NOVEMBRE 1891 à et 18

1334 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFKVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Pilules Antibillieuses.



DU DR NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliées: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibillieuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFETIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

PACIFIQUE CANADIEN

Excursion Populaire

A LA

COTE DU PACIFIQUE

Des chars d'ortoirs pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8.15 hrs. p. m.

Les 11 et 25 Novembre, 9 et 23 Décembre 1891

se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation.

Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St Jacques et aux Gares

Wm. F. EGG, D. McNICOLL,
Ag. Dist. Pass. Ag. Gen. Pass.

MONTREAL.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.

No 82, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les poils morts et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau choix et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plect, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

LADIES

AUX DAMES.—LES FILLES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO, Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blumy.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Pire, O. M. I.



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Demers

J. J. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lannaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 1 DECEMBRE 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD.

NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible.

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mil neuf cent dix-neuf.

"August Flower"

POUR LA DYSPÉPSIE

A. Bélanger, propriétaire d'une fonderie de poêles, à Montmagny, Québec, écrit : "Je me suis servi de August Flower pour la dyspepsie. Ce remède m'a beaucoup soulagé. Je le recommande aux dyspeptiques comme un des meilleurs remèdes."

M. Ed. Bergeron, commerçant général de Lauzon, Lévis, Québec, nous écrit : "Je me suis servi de August Flower pour la dyspepsie et j'en ai tiré les meilleurs résultats possibles."

C. A. Barrington, mécanicien et forgeron de Sydney, Australie, nous écrit : "August Flower m'a guéri complètement. On aurait dit d'un miracle."

M. Geo. Gates, de Corinth, Miss., nous écrit : "Je crois que votre August Flower est le meilleur remède du monde pour la dyspepsie, j'étais presque mort de cette maladie, je me suis servi de votre remède et je considère que je suis complètement guéri. Je recommande sincèrement cette médecine à l'humanité souffrante du monde entier." (6)

G. G. GREEN, Seul fabricant,
Woodbury, New-Jersey, U.S.A.

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre. Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Merrill & Co's Newspaper Advertising Bureau (1800 St. Jacques St.), where advertising contracts may be made.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

PARTIE D'ECHECS

Brillante partie jouée récemment au Musée-Hall des Montagnes russes, à Paris, par M. le professeur Apollinary. — *Défense Petroff*.

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
M. APOLLINARY.	UN AMATEUR	M. APOLLINARY.	UN AMATEUR
1 P 4 R	1 P 4e R	6 C pr P	6 D 5e TR (a)
2 C 3e FR	2 C 3 FR	7 F pr P, éch	7 R 2 R
3 F 4e FD	3 C pr P	8 D 4e D !	8 D pr D
4 C 3. FD	4 C pr C	9 F 5 CR, et mat.	
5 PD pr C	5 P 3 D		

NOTES.

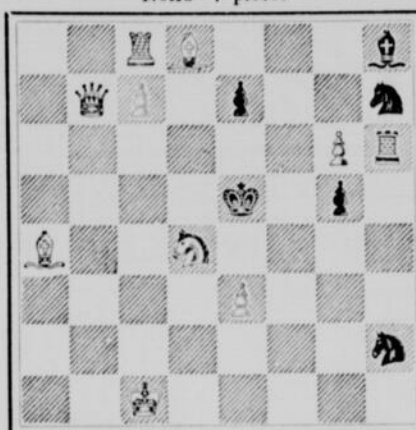
(a) Il est évident que s'ils prenaient le C, ils perdraient la Dame par : 7 F pr P, échec—R 2 R ; 8 F 5 CR, échec, etc.

Si au 8e coup les Noirs avaient répondu : 8 D 3 FR, l'unique case de retraite de la Dame noire, les blancs auraient obtenu une excellente position en continuant par : 9 P 4 FR—P pr C ; 10 P pr P—D 3 CD, meil. ; 10—D pr F ; 11 F 5 CR, échec, gagnant la Dame ou faisant mat ; 11 T 1 FR—D pr D, forcé à cause de la menace de 12 F 5 CR, échec et mat ; 12 F 5 CR, échec, suivi de 13 P pr D, échec. — *La Stratégie*

PROBLEME No 13

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—7 pièces



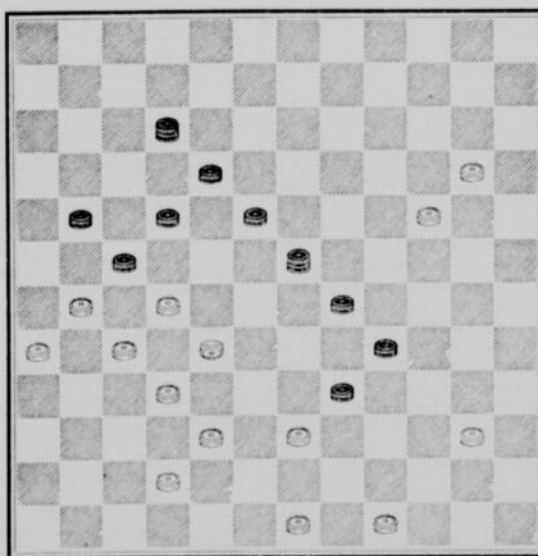
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

PROBLEME DE DAMES No 13

Composé par M. Thaddée Brunet, fils, Lachine

Noirs—10 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 12 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS No 12

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
3 à 23	7 à 20	1 F 7 F, échec	1 D pr F
69 à 62	35 à 68	2 T 4 T, échec	2 P pr T
23 à 61	68 à 55	3 P fait échec et mat.	
65 à 60	54 à 65		
45 à 37	55 à 59		
66 à 53	31 à 44		

53 à 71 partie gagnée

SOLUTIONS.—Rébus : L'orgueil est l'écueil fatal de bien des vertus. Explication mot à mot : Lord, g', eil, E. laid, cueil, fat, al, 2, bien, dé, verre, tue.

Logogriphe No 21 — Les mots sont : Hymen et Hymne.

Jeux d'esprit — J. A. Peltier, Trois-Rivières ; C. Dugas, Montréal : Dame Joseph Saccartier, Dlle Marie Louise Saccartier, St-Henri ; J. O. Patenaude, Ottawa.

Problème d'Echecs — J. A. Leconte, M. Gervais, Quartier St Jean Baptiste.

Problème de Dames.—G. Trouver (No 10), un Amateur (No 11), Ottawa ; J. A. Bleau (No 11), Montréal ; Nap. Desautels, A. Bayard (No 12), Montréal.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE

ENROUEMENT. ENGELURES.
ENTORSES. FOULURES.
CONTUSIONS. BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.
Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et
d'hiver, valeur extra, achetées à des prix
excessivement bas.

Venez voir nos prix et vous serez satis-
fait.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis
d'Amérique en Italie, Auteur,
etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }

122 E. 27th st. }

Au Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.,
Messieurs :—Un sentiment de grati-
tude et le désir de rendre service au
public m'engagent à faire l'exposé des
faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven,
fut interrompue par un rhume tellement
sérieux et qui m'affaiblit tant, que,
pendant dix ans j'ai eu à combattre
pour garder ma vie sauve. L'hémor-
ragie des passages bronchiques était le
résultat de presque chaque effort nou-
veau pour expectorer. Pendant des
années j'ai été entre les mains des plus
habiles praticiens sans que cela servît
à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à pe-
tites doses) au premier retour de rhume
ou de mal dans la poitrine, et chaque
fois invariablement, je fus soulagé.
Ceci se passait il y a 25 ans. Avec
toutes sortes de changements, dans
toutes sortes de climats, je n'ai jamais,
jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni
aucune affection de la gorge ou des
poumons, qui aient résisté au Pectoral-
Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il
va sans dire que je n'ai jamais été sans
ce remède dans toutes mes expéditions
et mes voyages. D'après mes propres
observations, il a donné du soulagement
à un grand nombre de personnes ; dans
les cas aigus d'inflammation pulmo-
naire, tels que le croup et la diphthérie
chez les enfants, la vie a été sauvée
grâce à ses effets. Je recommande son
usage en légères doses mais fréquentes.
Proprement administré, suivant vos in-
dications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en
parle avec enthousiasme parce que j'en
ai reçu les bénéfices. J'ai connu beau-
coup de cas apparemment crus bron-
chites et toux, avec perte de la voix,
particulièrement parmi les membres du
clergé et autres orateurs publics, par-
faitement guéris par cette médecine. A
vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell,
Mass., États-Unis. Vendu par tous les Phar-
maciens et Marchands de Médecine.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

DEMANDEZ NOS
Nouveaux BOAS en plumes

Nouvelle importation, vendus de
\$1.00 à \$4.00 chaque

COUPONS DE GARNITURES

Nos coupons de passementeries pour garnitures de robes sont un grand succès. Tous ces coupons se vendent pour la moitié de leur valeur réelle.

FRANGES NOIRES EN SOIE

Le plus grand assortiment de franges noires à Montréal, vendues de 30c à \$1.50 la verge.

FOULARDS EN SOIE POUR DAMES

Notre département de foulards en soie pour dames est des mieux assortis. Les dames trouveront un bon foulard dans les prix de 25c à \$5.00 chaque.

RUBANS DE TOUTES SORTES

Voyez nos coupons de rubans contenant de une (1) à trois (3) verges, vendus 10c le coupon.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Christine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle, trée Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16, rue d'Orléans, Paris (France)

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,983 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 30

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

LA FORCE, VOILA CE QUE CONTIENT

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Une livre de Johnston's Fluid Beef contient autant de principes nutritifs que quatorze livres et un quart de bon beefsteak

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

97—RUE SAINT-LAURENT—97



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mai nous écrit: "Une de mes amies me conseil la d'essayer le 'Regulateur de la Santé de la Femme' du Dr J. J. Williams de Mauville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais de cédée de ne plus continuer. Mon amie me conseil de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Femmes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAF
OF
THE GENUINE
HARTSHORN
Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS
Factory, Toronto, Ont.

BOOKS FRIEND BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.
Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.
Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

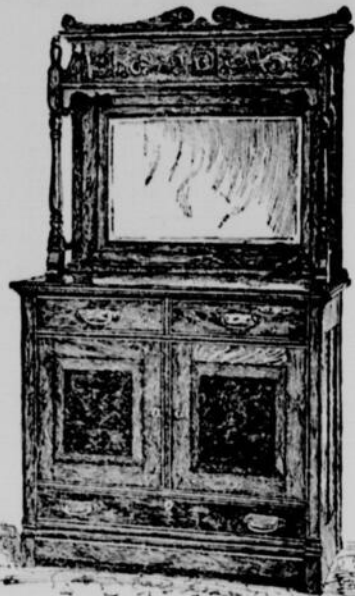
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache, P.Q.

RENAUD, KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

eulemen \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

Le Remède du

PÈRE MATHIEU

Guérit radicalement et promptement
L'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir
des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

PILULES
DU
DR
WILLIAMS
ROSES
POUR
PERSONNES
FAIBLES

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appauvries ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent tous les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brooklyn, Ont.